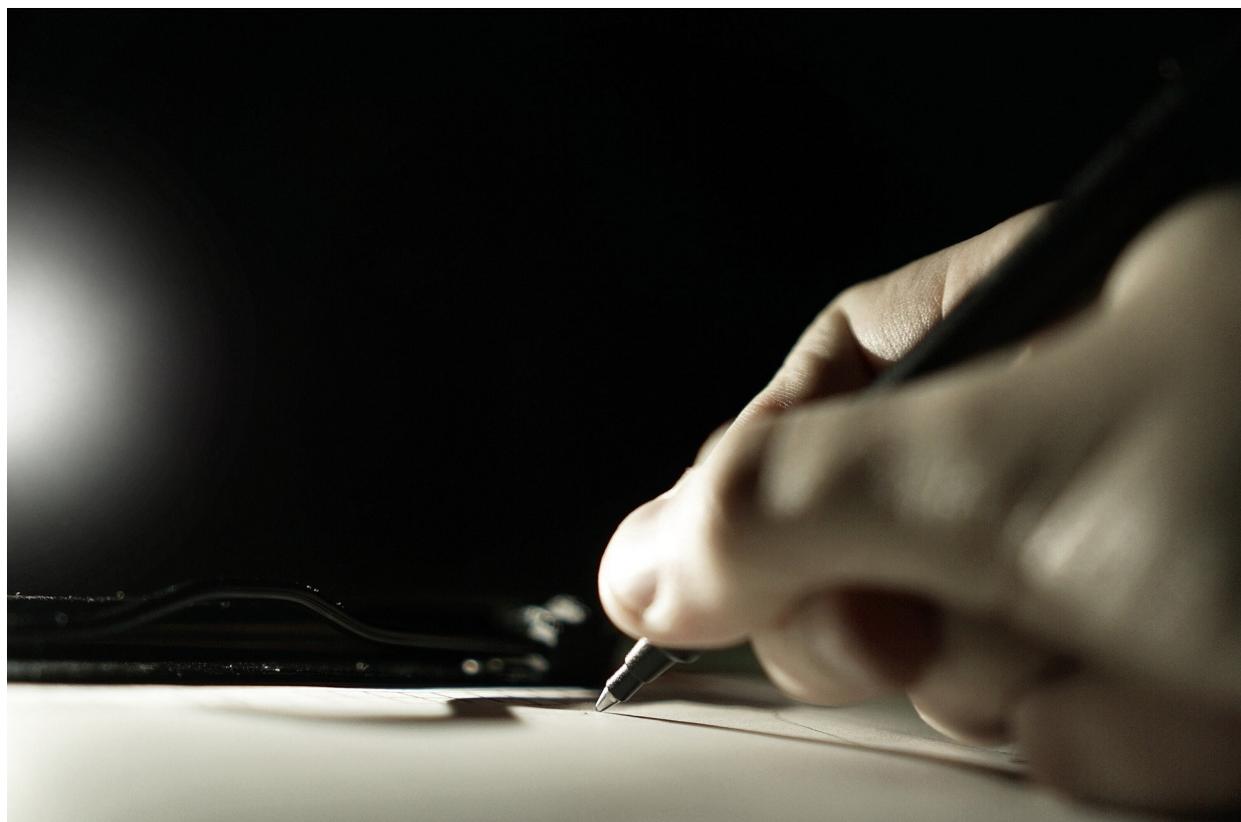


RECUEIL
LAURÉATS DU 35^E PRIX LITTÉRAIRE DU
PAYS DE BUCH



Sommaire

REMERCIEMENTS.....	3
Nouvelles.....	4
Les pompons.....	5
LA POUPEE DE CHIFFON DE LORENZO.....	11
LE CERCLE VICIEUX.....	21
CHANSON DE TOILE.....	28
TIRÉ À QUATRE ÉPINGLES.....	32
Une petite poule rousse.....	39
Des cordes joueuses.....	43
Jurassic world contre réalité.....	51
Poésie.....	53
Nous éMoi.....	54
Maya.....	56
METAMORPHOSES.....	58
L' AMOUR AU FIL A FIL.....	60
Des points dans la forêt.....	62
En l'écheveau des siècles.....	63
L'Amour en prose.....	64
Inéluctable.....	65

REMERCIEMENTS

Ce recueil présente les textes des lauréats du 35^{ème} Prix Littéraire du Pays de Buch dont la cérémonie de remise des prix s'est déroulée à La Teste de Buch le dimanche 6 octobre 2019.

Le Prix Littéraire du Pays de Buch est un prix annuel destiné à récompenser des œuvres d'imagination inédites *Nouvelles ou récits* et *Poésies*, écrites en langue française par tout auteur âgé de 14 ans et plus.

Du 2 janvier au 2 mai 2019, les participants ont planché sur le thème « *De fil en aiguille* » et ont présenté 66 poèmes et 51 nouvelles et récits dans les deux catégories *adulte* et *adolescent*.

La Ville de La Teste de Buch et les membres du jury félicitent tous les lauréats et remercie tous les participants pour la qualité et la sensibilité de leurs écrits.

NOUVELLES

LES POMPONS

— La petite ne vous dérange pas au moins ?

L'aide-ménagère a parlé d'un ton las en frottant ses mains humides contre sa blouse de nylon.

Enfoncée dans son fauteuil, la vieille dame lève un œil avant de hocher lentement la tête de gauche à droite. Ses mains continuent à s'activer sur le pullover rouge qu'elles détricotent. Assise à ses pieds, la petite Lucie n'en perd pas une miette. La bouche ouverte, elle fixe le fil, hypnotisée par le va et vient des doigts osseux.

Rassurée, l'aide-ménagère reprend le lavage du sol en leur tournant le dos.

Elle se rend deux fois la semaine chez madame Bonfils pour le ménage et la lessive. Parfois, elle fait un peu de cuisine car la vieille dame ne bouge guère de son fauteuil.

D'habitude, elle vient seule mais ce matin-là, les routes étaient glissantes à cause du verglas et les bus ne circulaient pas. Lucie n'a pas pu se rendre au Centre qui accueille les enfants comme elle. Désespérée, sa mère n'a pas eu d'autre alternative que de l'emmener avec elle. Ce n'est pas très loin de leur quartier, elles sont arrivées à pied chez madame Bonfils qui a bien voulu de la Petite. Elle n'est pas très loquace depuis la mort de sa fille. Trop de chagrin, ça pèse sur les épaules et sur le cœur, l'aide-ménagère sait cela.

Pourquoi la vieille dame passe-t-elle son temps à détricoter des pulls sans ouvrir la bouche ? La Petite n'a pas la réponse. Ébahie, elle ne quitte pas du regard le tricot qui diminue et la pelote qui grossit. Elle aimerait jouer avec comme un jeune chat, mais madame Bonfils range ses pelotes dans un panier, elle veille sur elles comme sur un trésor.

Les pulls ont appartenu à sa fille qui est morte il y a bien longtemps, quand elle n'était encore qu'une enfant. Le gilet bleu bordé de blanc, sa mère l'avait tricoté pour ses cinq ans, le chandail rouge avec des flocons de neige c'était pour la colo de ski et le noir avec des strass pour Noël. Mais ça la Petite ne le sait pas alors elle se demande pourquoi elle n'a pas le droit de s'amuser avec ces boules de laine de toutes les couleurs.

La vieille dame doit être une sorte de magicienne, elle a entendu sa mère lui dire qu'elle avait des doigts de fée en admirant un tricot. C'est vrai que madame Bonfils a de jolies boucles blanches et des yeux bleu pâle pleins de malice mais c'est une très vieille fée qui glisse ses pieds déformés dans de vilaines pantoufles fourrées. Les aiguilles à tricoter, c'est comme des baguettes magiques ? La Petite est perplexe, les fées de son livre de conte sont beaucoup plus jeunes que madame Bonfils.

Enfermée dans son mutisme, la fillette s'est assise sur le tapis. Elle tire maladroitement sur les lacets de ses chaussures que sa mère a noués ce matin, noués avec deux nœuds pour que ça tienne jusqu'au soir. Après les chaussures, elle ôtera ses chaussettes, la Petite aime être pieds-nus pour bouger les orteils et sentir les fibres du tapis lui chatouiller la peau. Elle ne comprend pas pourquoi on emprisonne les pieds dans des boîtes fermées par des bouts de ficelle. C'est pareil pour le chapeau que sa mère lui colle sur la tête lorsqu'il

fait soleil. Elle l'enlève aussitôt et le jette au sol, sourde aux récriminations maternelles. Le soleil est son ami, tout comme l'herbe qui caresse ses pieds ou le sable qui gratte un peu, le vent qui aime jouer avec ses cheveux ou les minuscules insectes qui lui tournent autour en vrombissant. Cela, elle ne peut l'expliquer, elle n'a pas les mots pour dire son émoi lorsqu'une coccinelle se pose sur son bras ou qu'une fourmi se faufile entre ses orteils.

Madame Bonfils, étonnée par l'intérêt silencieux de la gamine, lui a donné un bout de tricot à défaire. Elles vont bien ensemble se dit l'aide-ménagère qui traverse le salon, l'aspirateur traineau sur ses talons. La Petite est assise aux pieds de la vieille dame, elles tirent le fil de laine dans un silence profond. Encore la chambre à faire. Penser à changer les draps, secouer les oreillers. Les mains s'activent tandis que le regard de l'employée s'attarde sur les photos dans des cadres posées sur la commode. Une fillette blonde et tout en fossettes affiche un sourire espiègle auquel il manque deux dents. Nina, la fille de madame Bonfils, décédée dans un accident, l'aide-ménagère n'en sait pas plus. Depuis la disparition de Nina, la vie de la mère a basculé. Elle s'est enfoncée dans les vases mouvants de son chagrin, vivant en automate tant que le mari était là. Depuis qu'il est mort lui aussi, elle se laisse bercer par la vague de ses souvenirs comme l'épave branlante d'un navire.

La femme de ménage aime bien madame Bonfils qui ne la houspille pas comme cela arrive avec d'autres employeurs. C'est surtout cette souffrance qui la touche au cœur. Comment réagirait-elle si sa petite Lucie disparaissait à tout jamais? Elle frissonne et frotte plus vigoureusement la baignoire pour chasser ses idées sombres. Elle veut oublier ce que les médecins ont dit de sa fille, qu'à cause de son handicap elle risque de mourir jeune.

Concentrée, Lucie observe le visage flétri de la vieille. Elle aime regarder toutes ces rides qui forment de petits chemins sur la peau et invitent à un drôle de voyage dans le passé peut-être dans les souvenirs d'un temps d'autrefois quand la Petite n'était pas encore née.

— C'était comment avant moi? demande-t-elle à l'aïeule surprise d'entendre la voix de cette gamine perdue dans ses rêveries.

— Il faisait très beaucoup froid alors tu tricotais des pulls plein plein?

Les yeux de la vieille s'embuent.

— C'était il y a longtemps, lorsque ma fille était vivante. À présent je ne suis plus qu'une grand-mère.

— Grand-mère? répète l'enfant

— Grand-mère oui, et tu peux m'appeler ainsi.

Madame Bonfils a réclamé la présence de l'enfant. À présent, l'aide-ménagère vient aussi le samedi avec la Petite qui n'est pas au Centre ce jour-là.

Pendant que sa mère secoue les tapis, lave le carrelage, dépoussière les bibelots, la Petite s'assied aux pieds de Grand-mère. Elle tend ses mains autour desquelles la vieille dame enroule la laine qui frise un peu à force de torsions et de torsades. Le temps se dévide au rythme du fil qui va grossir les écheveaux de toutes

les couleurs. La Petite est concentrée sur sa tâche mais c'est fatiguant de lever les bras alors elle s'arrête parfois et Grand-mère stoppe le mouvement de va-et-vient.

— On fait quoi ? demande-t-elle

— On chante ! dit la fillette « Une souris verte qui court...qui court... ! »

Elle veut apprendre les comptines à Grand-mère mais ne se souvient pas des paroles.

Depuis que l'aide-ménagère vient avec la Petite, madame Bonfils se lève de son fauteuil et avance à petits pas à travers l'appartement en s'appuyant sur son déambulateur. Bouche entrouverte, la fillette aux yeux bridés dans son visage de lune suit la vieille dame hésitante sur ses jambes flageolantes, elle lui parle aussi dans son charabia d'enfant que Grand-mère semble comprendre.

La Petite parle enfin ! L'aide-ménagère en est tout attendrie. Au centre, on lui avait pourtant dit que sa fille ne faisait aucun progrès malgré les nombreuses sollicitations des éducateurs spécialisés. Et à la maison, comment se comportait-elle avec son entourage ? Ils l'avaient regardée avec suspicion, elle la mère isolée. Elle n'avait pas su leur répondre. Ils savaient mieux qu'elle. Ses épaules s'étaient affaissées sous le poids de la culpabilité.

La mère, si triste d'habitude, s'est surprise à fredonner une ritournelle en étendant la lessive, il y a si longtemps que cela ne lui était pas arrivé qu'elle s'en étonne tout bas. Changer son lundi pour le samedi ne lui pèse pas, ici la Petite est bien, on ne se moque pas de sa différence.

Elle soupire, c'est que la vie ne l'a pas gâtée. Lorsque la Petite est née, elle était si heureuse d'avoir une fille ! Son compagnon lui avait laissé le choix du prénom. Elle l'avait nommée Lucie, elle serait sa lumière. L'obscurité s'abattit sur eux quand le médecin, du haut de son savoir, leur apprit que leur fille ne serait jamais comme les autres enfants parce que porteuse d'une anomalie génétique, un chromosome en trop. Le père était parti, la laissant seule avec son « erreur » comme il appelait sa fille.

Madame Bonfils a fait des progrès, l'infirmière et le kiné qui s'occupent d'elle sont satisfaits. Petit à petit, elle semble renaitre à la vie et accepte de quitter son fauteuil. C'est grâce à la Petite, mais ça, ils ne le savent pas car la mère ne l'a pas évoqué, elle n'est là que pour le ménage. Elle pense avec gratitude à ce bus empêché de rouler à cause du verglas mais n'en dira rien de peur qu'ils se moquent d'elle.

Au centre, ils ont annoncé à sa mère que Lucie s'était mise à parler et qu'elle arrivait même à faire des phrases. Ce n'était qu'un début, mais il était prometteur. Ils l'ont dit avec condescendance On allait poursuivre les exercices sur le langage puisqu'ils donnaient des résultats. La mère s'est contentée de hocher la tête. Elle n'avait rien à ajouter, ce qui se passe entre la Petite et Grand-mère ne leur appartient pas, elle veut préserver ces moments précieux de crainte qu'ils ne les saccagent de leurs mots plein de savoir.

La vieille, aidée de la Petite, poursuit le détricotage de tous ces pulls, cardigans, bonnets, écharpes qui s'entassent dans les tiroirs de la chambre mystérieuse, celle dans laquelle on ne peut pas entrer. Les pelotes s'empilent dans le panier. C'est joli toutes ces couleurs. La Petite aime y plonger les mains, c'est si doux. Elle remue les écheveaux avec délicatesse, pour ne pas déranger l'autre petite fille, celle qui portait toute

cette laine tricotée par sa maman. Où est-elle à présent ? Grand-mère a dit qu'elle était partie très loin mais que son esprit vivait encore dans la maison, surtout dans la chambre où il ne faut pas aller. La Petite n'a pas tout compris mais elle a vu le regard embrumé de Grand-mère.

Nina est une princesse qu'il ne faut pas déranger jusqu'à son réveil dans cent ans ou peut-être mille ans.

Toutes ces couleurs chatoyantes, c'est beau comme un bouquet de fleurs, mais la Petite ne sait pas les nommer. Avec patience, Grand-mère lui apprend leur nom : rouge cerise éclatant comme un fruit, jaune poussin, vert pistache, bleu lagon... La Petite répète en suçotant chaque mot comme un bonbon acidulé.

— Laquelle tu préfères ? demande la vieille dame

La Petite hésite, le bleu outremer... non le rose vif. Elle n'arrive pas à se décider, revient vers le rouge écarlate qui clignote sous ses yeux.

La Petite est tombée malade. C'est une pneumonie explique sa mère qui doit rester à la maison pour la soigner. On a envoyé une autre aide-ménagère chez madame Bonfils, de nouveau indifférente dans son fauteuil, ses mains inoccupées posées sur ses genoux.

Elle attend la guérison de la Petite.

Lucie est encore faible explique la mère, il ne faudrait pas qu'elle reprenne froid.

La vieille dame a soupiré en regardant toutes ces pelotes inertes à ses pieds. Elles aussi guettent le retour de la Petite, ses mains câlines, son rire de moineau. Elle a arrêté de détricoter de vieux pulls. Á quoi bon ! Sans le babil de la Petite et ses petits doigts qui s'agitent comme des écureuils, elle n'a envie de rien. Le temps s'écoule si lentement, et les pelotes semblent attendre un geste de la vieille femme.

La fièvre est tombée mais la Petite n'a pas d'appétit, elle ne parle plus. La voix de la mère est inquiète au téléphone. Madame Bonfils tente de la rassurer, de se rassurer : la Petite va bientôt revenir.

C'est presque à son insu que la vieille dame a repris ses aiguilles. Toute cette laine récoltée, il faut bien qu'elle serve à quelque chose. Avec maladresse, elle a monté ses mailles. Un point à l'endroit, un autre à l'envers. De fil en aiguille, ses mains retrouvent les gestes anciens, les rangs se succèdent. Elle pioche dans les pelotes, choisit les couleurs préférées de la Petite. Du rose fuchsia et du rouge coquelicot. Un zeste d'orange. Des bleus, l'outremer de l'océan, le turquoise d'un lagon et le blanc des nuages. Du jaune et du vert, un poussin dans l'herbe, une chenille sous les pissenlits. Le mauve du lilas, le violet de l'iris. La vieille sourit, ses mains s'activent et le tricot s'allonge. Elle tricote, un pull qui raconte la vie, un pull joyeux pour que la Petite retrouve le sourire, un pull bariolé qui éloigne les ombres du passé.

Grand-mère tricote une manche lorsque l'aide-ménagère revient, accompagnée de sa fille, guérie mais encore pâlotte.

La petite a vu le tricot arc-en-ciel et des étoiles dansent dans ses yeux.

— C'est zoli ! s'exclame-t-elle en battant des mains.

— Enfin, elle parle à nouveau ! s'écrie la mère.

Il n'y a plus de pulls à défaire alors Grand-mère apprend à la Petite à confectionner des pompons. Il suffit d'enrouler la laine autour de rondelles de carton. Maladroite au début, la fillette progresse et obtient de grosses boules colorées. Grand-mère est contente.

— On va les coudre sur le pull et l'écharpe que je vais te tricoter.

Peu à peu, le niveau des pelotes diminue dans le panier. La Petite a trois pulls. Lorsqu'elle porte le plus coloré, elle devient arc-en ciel. Avec le rouge à points noirs, elle ressemble à une coccinelle, Le dernier n'est pas encore terminé, il sera bordé de dizaines de petits pompons qu'elle s'applique à façonner.

Assise aux pieds de Grand-mère, la Petite a repris son bavardage. Elle veut énumérer les couleurs de ses pulls. L'aïeule lui raconte leur histoire

Le bleu du colibri différent du vert-canard qui nage sur les étangs

Le parme plus pâle que le violet, de la couleur du lilas mais il n'en a pas les senteurs.

Le jaune, celui acide du citron et celui du jaune de l'œuf quand on le casse dans la poêle.

Le vert vif de l'herbe qui brille au soleil mais s'assombrit lorsqu'il monte à l'assaut des sapins.

L'orange du soleil couchant qui devient sanguine en basculant sur l'horizon

Le rose aux joues, si tendre, qui vire au rouge écarlate lorsqu'on s'empourpre.

Grand-mère sait tant de choses, les couleurs doivent beaucoup l'aimer, ce qui est normal lorsqu'on est une fée.

Au Centre, les éducateurs sont fiers d'annoncer à la mère que Lucie connaît les couleurs. Elle sait les nommer sans se tromper, c'est le résultat de la méthode pédagogique adaptée aux enfants porteurs d'un handicap comme le sien.

Faites-nous confiance et votre fille continuera à progresser !

La mère est restée silencieuse.

Le panier est vide, pourtant il y a encore des pulls à tricoter et des pompons à fabriquer. Madame Bonfils a fait apparaître des pelotes entières qui étaient cachées au fond de son armoire.

Petit à petit, Lucie est devenue experte en pompons. Les premiers étaient irréguliers, ébouriffés alors qu'à présent ils sont rebondis comme des balles.

Lorsqu'elle est arrivée au Centre avec son écharpe et son pull bordés de ces petites boules de laine multicolores, les enfants l'ont entourée, tous joyeux. Ils ont voulu toucher ces balles douces et la Petite a proposé de leur apprendre à les fabriquer.

Les éducateurs ont dit non, pas de laine à gaspiller pour ces enfantillages ! Ils ont sorti la pâte à modeler mille fois malaxée, les cubes à empiler, les puzzles en bois et d'autres jeux, toujours les mêmes.

On veut faire des pompons avec Lucie ! Les enfants excités ont trépigné et jeté les cubes, les jeux de quilles, les petites voitures partout dans la pièce. Ils ont fait cercle autour de la Petite qui leur a souri, ne sachant que dire face aux adultes agacés.

Les éducateurs ont cédé. Tout le Centre s'est mis à enrouler la laine sur les rondelles de carton.

Les enfants suivent les gestes de la Petite qui les encourage du regard. Elle nomme chaque couleur pour qu'ils sachent que ce vert, c'est celui de la souris de la comptine qui se faufile entre les boutons d'or et que le rose comme du chewing-gum ne se mâche pas.

La pompon-mania a atteint tout le Centre. Les enfants veulent qu'on les couse sur leurs vêtements, ils en ornent leurs ours en peluche, leurs poupons, les offrent à leur famille.

Lucie a raconté tout cela à Grand-mère qui rit de plaisir. Pourtant, la Petite a un souhait à formuler à la vieille dame qui lui a tant appris.

— Je veux tricoter comme toi !

— Je sais qu'un jour, tu y arriveras, dit Grand-mère, tu as bien appris à confectionner des pompons, alors, de fil en aiguille et avec de la patience, tu sauras tricoter.

De fil en aiguille ? La petite n'a jamais entendu cette expression. Elle répète à voix basse : « De fil en aiguille » la formule magique pour apprendre à tricoter.

Régine BERNOT – 1er Prix - Catégorie Adulte

LA POUPEE DE CHIFFON DE LORENZO

Une foule impressionnante de collaborateurs, d'anonymes suivait son enterrement De sa famille j'étais seule, moi Chiara, sa nièce à côté de Luc.

Quelques heures plus tard, je me retrouve là, hébétée, dans cette immense maison vide et tellement emplie de lui... Tout y est raffinement, des canapés en velours d'Utrecht aux rideaux assortis, des tableaux modernes ornant les murs aux moindres objets délicats disposés avec une insolente précision.

Je me dirige instinctivement vers son bureau et me surprends même à frapper avant d'entrer et à l'appeler...

Lorenzo ne répondra plus. Tout est silence.

Luc a préféré se réfugier à la campagne pour l'instant. Tout est trop lui ici. Tout est larmes.

J'étais auprès de lui ces trois derniers mois à l'hôpital.

Il fut opéré plusieurs fois. De longues périodes durant lesquelles tout semblait possible précédaient d'imprévisibles arrêts du cœur. Il était par moment si lucide, si vivant... Malgré tout, les médecins ne se prononçaient pas.

Il m'a longuement raconté... et, c'est à moi maintenant de dire ces secrets de famille...

Je soulève son sous-main noir et bordeaux, en extrais une feuille et, sortant du tiroir gauche son stylo plume, je me mets à écrire.

J'écris encore et encore, des heures durant.

Sa réussite, tout le monde la connaît. Je veux dire ses souffrances. Je veux crier sa vie.

Une vie en apparence heureuse, des parents aisés, père notaire, mère enseignante et deux frères plus âgés.

Alors que ses frères Bruno et Matteo étaient de grands gaillards, Lorenzo était timide et chétif. Il n'aimait ni le foot ni le basket ni le judo ni... Il aurait voulu danser mais son père s'y opposait.

« Tu es un homme alors, rien de mieux qu'un sport viril » lui lançait de plus en plus fermement son père.

Bruno est l'aîné de la fratrie, le chéri de son père.

Matteo, le second, sagement bagarreur n'a qu'une obsession, attirer l'attention de ce père qu'il admire et qui n'a d'intérêt que pour les deux autres... Bruno, le successeur désigné pour reprendre l'étude et Lorenzo le puîné qu'il doit « dresser » comme il dit afin qu'il devienne un homme, un vrai.

Lorenzo se sentait seul. Il savait qu'il lui manquait quelque chose, quelqu'un... Il apprendra par hasard en surprenant une colère de son père, la mort prématurée de Carla.

Sa sœur, sa jumelle, son double n'avait pas survécu.

Un jour, peu avant son anniversaire, il aperçut sa mère pleurant devant une photo des trois garçons. Elle n'avait pas remarqué la présence de Lorenzo. Il se glissa délicatement derrière le canapé.

C'était la première fois qu'il voyait couler ses larmes. Il l'observait impuissant.

C'est alors qu'il guettait le moment où il aurait pu la surprendre, se jeter dans ses bras et peut être même la questionner, lui demander pourquoi ces pleurs, que son père entra. Quelques vifs échanges et l'évocation de la disparition de la petite fille, puis le père ordonna à son épouse « Plus jamais tu n'évoqueras ce sujet définitivement clos. Dont acte ! »

Ce vide incommensurable pour l'enfant qu'il était, il savait maintenant à quoi l'attribuer. Pourrait-il un jour le combler ?

Ses parents, du moins son père, ne semblaient pas souffrir de cette disparition et cela le révoltait encore davantage.

Le père d'origine italienne imposait. Il avait décidé une bonne fois pour toute : « Nous avons trois garçons en bonne santé, il ne manque donc rien à notre famille » La mère obéissait.

L'arrivée de Nonna Aurora, sa grand-mère paternelle fut pour Lorenzo son rayon de soleil.

Elle était depuis peu veuve et bien qu'encore assez jeune et dynamique, le père décida une fois de plus : « Nonna viendra désormais vivre avec nous ».

Comme devant toutes ses décisions, personne n'osa broncher, même pas la principale intéressée.

Nonna Aurora n'était que douceur et gentillesse et savait donner à Lorenzo la tendresse qui lui manquait. Il aimait poser sa tête sur la généreuse poitrine de celle-ci. Ils parlaient durant des heures. Elle lui racontait l'Italie, sa vie avec Fausto son mari, ses deux fils. Elle lui parlait de son père, un enfant rebelle et

pourtant si attachant. Elle était fière de sa réussite professionnelle mais n'appréciait guère son caractère machiste. Elle ne l'avait pas élevé comme cela...

Lorenzo allait souvent se réfugier dans la partie aménagée pour Nonna, une chambre simple prolongée par une pièce dans laquelle étaient installés deux fauteuils bleu outremer et une longue table rectangulaire en chêne où trônait une grosse et mystérieuse machine à coudre, des boîtes remplies d'aiguilles de toute sorte et des bobines de fils de toute couleur. Nonna faisait elle-même ses chemisiers, ses jupes, ses robes... Elle aimait coudre, tricoter, broder. C'était sa passion.

« Nonna, tu m'apprends s'il te plaît. Je voudrais une poupée et père refuse. Il crie qu'un garçon ne doit pas avoir de poupée ».

Lorenzo caressait les tissus, la soie tout particulièrement qu'il trouvait si raffinée. Il s'amusait à faire glisser l'étoffe le long de sa joue.

Il adorait fouiller dans les boîtes à couture et, c'est lui qui, comme elle le lui avait appris, enfilait maintenant fil et aiguille, faisant les nœuds avec une réelle dextérité ou préparait ses canettes.

Les mercredis après-midi pendant que ses deux frères étaient au tennis ou au foot, il allait souvent au parc avec Nonna.

Ces moments passés avec elle apaisaient les angoisses de Lorenzo.

Ce mercredi-là, il pleuvait et Nonna n'était pas très bien.

« Repose toi Nonna, je reste près de toi si tu as besoin »

Alors que Nonna s'était assoupie, Lorenzo plongeait la main dans le panier contenant les chutes de tissu. Il en ressortit quelques morceaux assez épais et décida de les assembler. Puis il prit un peu de crin qu'il mit à l'intérieur avant de refermer son « œuvre ».

Lorsqu'il l'entendit bouger, Lorenzo se précipita dans la chambre

« Regarde Nonna ce que j'ai fait

- Mais c'est... »

Nonna s'arrêta net. Les tissus étaient harmonieusement agencés et les coutures quasi invisibles.

« Ma poupée, j'ai une poupée. Elle est belle n'est-ce pas ?

- Magnifique, quel beau travail !

- Je vais la cacher dans ma chambre. Père ne doit pas la voir. Tu ne diras rien, hein ?

- Promis. Notre secret ».

Pour Lorenzo, la vie était devenue plus douce. Il vivait de merveilleux moments auprès de Nonna. Il allait même aux cours de tennis en souriant, non tant pour faire plaisir à son père que pour éviter que celui-ci ne vienne fouiller dans sa vie secrète.

C'est un jour, au dîner, que tout bascula. Il avait 11 ans.

Une tante de passage à Libourne leur demanda l'hospitalité une nuit afin de se reposer de son périple qui devait l'amener depuis Paris pour quelques jours de vacances en Espagne.

A son arrivée, le lendemain, elle prendrait la chambre de Matteo et celui-ci partagerait celle de Lorenzo. « Dont acte ! » avait rajouté le père selon son expression favorite qu'il ramenait quotidiennement de l'étude à la maison. Cette expression devait être accrochée à ses clés tellement elle était utilisée uniquement lorsque lui était présent.

Les « garçons » mangeaient toujours avant les parents, c'était une règle encore une fois établie par le père.

Lorsque la mère appelait « A table », il n'y avait jamais de retardataires, cela n'aurait pas été toléré.

Le père installé sur le canapé, face au feu de cheminée un verre de whisky devant lui, supervisait toujours les repas et surtout les conversations qu'il voulait « pertinentes ». « Les commérages et bavardages superflus n'ont pas lieu d'être sous mon toit » avait-il déclaré une bonne fois pour toute le jour où Matteo avait relaté un fait entendu à l'école au sujet du docteur Bondeau et de sa bonne.

Les « garçons » arrivaient dans l'ordre de leur naissance et en silence. Mais, ce jour-là, Matteo ne put s'empêcher de lancer :

« Je connais le secret de Lorenzo ! »

Le père vit immédiatement que le pull de Matteo possédait une excroissance. Il lui ordonna de s'approcher de lui et, en extirpa une chose qui sembla lui brûler les doigts à la façon dont il comprit en une fraction de seconde ce dont il s'agissait. Il jeta la poupée directement dans la cheminée.

Lorenzo se retint de hurler en serrant très fort les poings.

Le regard que son père lui lança était encore plus glacial que ceux qu'il connaissait déjà.

« Demain, 18h précises, dans mon bureau ».

Les phrases du père étaient toujours courtes et sèches.

Lorenzo s'attendait à une lourde sanction mais n'avait pas idée de ce qu'il lui réservait.

Difficile de dormir cette nuit-là. Il partit à l'école avec un terrible mal de ventre au point qu'il passa une partie de la matinée à l'infirmerie.

Lorsqu'il rentra de l'école, Nonna Aurora le prit dans ses bras et lui dit simplement « La vie est courte, ne renonce jamais à tes rêves quels qu'ils soient. »

A 18h01, la sanction tombait. Ce serait la pension après les vacances avec retour une fois par trimestre. En attendant, interdiction de se rendre dans les « appartements de femme de sa grand-mère ».

Le seul argument avancé fut qu'il en ferait un homme. Sa réputation de notaire à Libourne était en jeu.

Lorenzo ne devait rien laisser paraître. A partir de ce jour, non seulement il confirmait qu'il n'aimait pas son père mais il le détesterait pour toujours.

Il partit donc dans un pensionnat privé de garçons, au fin fond du Lot.

Les premiers mois furent horribles, Nonna Aurora lui manquait terriblement. Il pleurait beaucoup. Son rapprochement avec Luc qui n'était pas dans sa classe mais dont il partageait le dortoir, l'aida beaucoup. Il le consolait. Luc était lui aussi un être sensible, rejeté par les siens, producteur dans un vignoble proche de chez Lorenzo. Ils parlaient des heures durant. Luc était son double. Il était devenu la moitié qui lui manquait depuis toujours.

Lorenzo était maintenant en 3ème.

Il avait fini par apprécier sa vie au pensionnat et seule l'idée de se jeter dans les bras de Nonna Aurora lui faisait entrevoir avec bonheur ce retour trimestriel durant lequel il jouait la comédie du mâle parfait. Il avait tout appris de Luc.

Ce jour-là, comme d'habitude, il descendit du train et prit le chemin en direction de la maison familiale. Hors de question que quelqu'un vienne le chercher. « Qu'il marche » disait son père.

Lorsqu'il sonna, puisque la clé lui avait été reprise, personne ne se manifesta.

Nonna Aurora était pourtant toujours là... Il contourna donc la maison et ne trouva que des volets fermés. C'est en frappant chez le voisin qu'il apprit la mort de sa grand-mère un mois plus tôt. Personne ne l'avait prévenu.

« Jamais je ne lui pardonnerai » hurla-t-il.

Il abandonna sa valise sur le perron et courut au cimetière. Elle était donc là. Il lui parla longuement.

« Pardon, pardon Nonna de ne pas avoir été là.

Je ne serai jamais celui qu'il veut faire de moi. Ta passion est en moi, j'en ferai mon métier, je te le jure ».

Les années s'écoulèrent jusqu'à ce jour de juillet, jour de son 18ème anniversaire, il venait d'apprendre qu'il avait réussi. Il venait d'avoir son bac. Il avait attendu les résultats au pensionnat et partirait le lendemain. Sa vie dans le Lot se terminait par ce succès et un courrier électronique de son père à l'entête de l'étude que le directeur venait de lui remettre...

« A l'autre fils,

Tu partiras dès lundi pour une semaine de commando militaire dans les Gorges du Tarn et intégreras ensuite l'école de notariat de Clermont Ferrand à laquelle tu es d'ores et déjà inscrit.

Cela t'amènera, Matteo parti, à assister Bruno à l'Étude selon mes directives. Je t'attends ce soir en gare à 20h40 précises.

Maître Ugo STERE »

La seule chose qu'il retenait de cette missive était « Matteo parti ». Il ne comprenait pas, où était-il allé ? Il venait juste d'être papa d'une petite Chiara.

C'est Luc qui apprit par un copain pompier que Matteo avait mis fin à ses jours mais que la version officielle était « un accident de chasse » !

Il quitta Luc en pleurs, lui jurant fidélité à vie et se dirigea vers la gare.

Cette lettre venait de sceller son avenir. Il n'avait pas oublié sa promesse à Nonna Aurora.

Hagard, il revoyait sa vie défiler et prit, de fil en aiguille, une importante décision en arrivant devant le guichet...

« Bonjour, Je souhaite échanger mon billet pour Libourne contre un aller simple pour Paris. Je paierai le supplément ».

Et c'est ainsi qu'il arriva dans la capitale avec une simple valise contenant quelques vêtements passablement usagés et surtout, de multiples croquis qu'il dessinait depuis longtemps.

Première nuit passée à dormir sur un banc puis ensuite dans une auberge de jeunesse rue d'Aboukir. Le lieu était spartiate et plutôt sinistre mais, il était heureux et surtout libre.

Il commença par quelques petits boulots de serveur, riant en pensant à la honte qu'éprouverait son père s'il le voyait... La réputation de Maître Stère !

Il quémandait au début dans les boutiques du Sentier quelques chutes de tissu puis, petit à petit grâce à ses pourboires, il se mit à acheter des coupons et même des rouleaux d'inventu. Il passait ses nuits et ses jours de repos dans une salle au fond du bar à croquer, couper, coudre des modèles dont il faisait souvent profiter les « nécessiteux » du quartier.

Un client de l'un des grossistes du Sentier qui se plaignait de ne pas trouver de styliste audacieux, sortait du métro Réaumur ce jour-là quand son regard fut attiré par une SDF portant une robe qu'elle s'amusait à faire tourner. Les couleurs, la forme, les matières, tout était si lumineux !

Où avait-elle eu ce vêtement ?

A son questionnement, la femme lui répondit « Hey, j'ai rien volé. C'est l'italien du café d'en face qui me l'a donnée. »

Il se précipita dans le bar. Le patron pointa le doigt en direction de Lorenzo.

« Je cherche un fou, quelqu'un qui saura créer, innover, mélanger couleurs et matière. Bref, innovant, sans limite et je crois que je viens de le trouver... »

Il lui proposa de faire un essai.

L'essai dura sept ans pendant lesquels il s'amusa. Et plus il s'amusait de collections en collections, plus les défilés de son mentor étaient courus du monde entier.

Luc, était quant à lui parti finir ses études à Londres et y travaillait dans une grande banque. Il ne supportait plus l'éloignement et ne voulait plus de ces aller-retour entre les deux capitales.

Il décida du jour au lendemain de venir rejoindre « son » Lorenzo, celui sans lequel il ne pouvait continuer à vivre.

Lorenzo et Luc décidèrent de créer leur propre maison de haute couture et, obtinrent rapidement l'accord des autorités compétentes afin d'aménager ce tri postal désaffecté du 15^{ème} arrondissement. Grâce à leurs carnets d'adresses respectifs, ce fut très facile de trouver des financements et le succès ne se fit pas attendre.

Ils affichaient maintenant plus que leur complicité, étaient de tous les dîners mondains et venaient, seulement cinq ans plus tard, de faire la « Une » du dernier Paris Match :

« LA MAISON DE COUTURE L & L S'ENVOLE AU MILIEU DES ETOILES »

Lorenzo n'en voulait plus à son père.

Finalement, les rejets et les interdictions de son enfance l'avaient poussé dans cette voie.

Il s'était rendu une seule fois à Libourne croyant que, fort de son succès, son père accepterait enfin celui qu'il était... Mais, il lui claqua la porte en pleine face en hurlant « Traître, je ne vous autorise pas à m'adresser la parole ni franchir le seuil de ma maison. Dont acte. ! »

Ils ne se parleront plus jamais.

Lorenzo était éreinté bien que sa dernière collection ait eu un succès international. Il ne rêvait que de demain.

Luc lui avait réservé une surprise pour son anniversaire. Ils allaient se retrouver pour cette dernière soirée parisienne passée à deux. Demain, direction l'aéroport et enfin les États Unis. Les bagages étaient bouclés. Lorenzo avait confectionné depuis longtemps déjà plusieurs poupées de chiffon dont une semblable à celle de son enfance malgré les difficultés qu'il avait eues à retrouver des étoffes identiques.

Un appel de Nancy, cette magnifique femme que la vie avait mise sur leur chemin. Celle qui avait accepté de leur donner la seule chose qui manquait à leur bonheur... Nancy, cette femme « porteuse de vie, d'amour et de joie » allait mettre au monde leur « poupée », leur petite fille.

Ils seraient présents pour cette naissance. Il ne pouvait en être autrement.

Lorenzo était comblé. Le plus heureux des hommes... Une « petite Aurora » allait voir le jour.

Ce soir-là, il était en retard, et se précipita pour traverser.

Une voiture le percuta. Il lui sembla qu'au lieu de freiner, la voiture avait accéléré.

Avait-il rêvé ou était ce son père déjà vieillissant qu'il avait cru voir conduire le véhicule malgré le chapeau qui tentait de dissimuler son visage... celui qui maintenant le vouvoyait.

Était-ce son père qui venait de le percuter, de tenter de le tuer faute de pouvoir le changer ?

Il avait très mal, plusieurs plaies, du sang partout. Il eut juste une phrase pour les pompiers avant de s'évanouir « Il va me falloir le meilleur couturier pour raccommodez tout ça ! »

Les sirènes, l'hôpital, les opérations successives... Tout allait si vite et les heures défilaient entre espoir et déception.

Luc, le cœur brisé, était parti seul aux États Unis.

A Paris, une seule chose importait, que Lorenzo tienne jusqu' au retour de Luc et l'arrivée de « sa princesse »... Chaque minute, chaque heure, chaque jour gagnés représentaient une victoire.

Ce fut long, une éternité... puis, enfin, le retour tant attendu de Luc avec leur petite « Aurora ».

Ils étaient là tous les trois dans cette chambre emplies de fleurs. Luc déposa délicatement leur fille sur le torse recousu de Lorenzo.

Ce fut un sublime sourire de joie et d'espoir qui, à cet instant précis, illumina le visage de ce père.

Ce petit être semblait redonner vie à son corps meurtri.

Deux semaines plus tard, Lorenzo partait, emmenant avec lui le visage, l'odeur, la douceur, le souvenir de sa fille, Aurora.

Il venait d'avoir 33 ans.

A Matteo, ton frère

A Matteo, mon père que j'ai connu un peu mieux grâce à toi,
Chiara.

Eve Lyne DELANNE DESSAUCE – 2ème Prix – Catégorie Adulte

LE CERCLE VICIEUX

Comme tous les matins, le chauffeur de monsieur le Président Directeur Général, François Dupont, le laisse devant l'entrée de l'immeuble de son usine.

Il est 9H45.

Comme tous les matins, il est tiré à quatre épingle et laisse derrière lui un nuage de parfum très chic et très cher. Âgé d'environ 60 ans, il porte beau et inspire le respect.

Comme tous les matins, il salue avec beaucoup de courtoisie les employés qu'il croise. Ces derniers lui rendent son salut avec déférence.

Pourtant, ce matin la routine change, au lieu de se rendre directement à son bureau, il va voir sa toute nouvelle secrétaire, il n'est pas encore totalement habitué à elle. Son ancienne collaboratrice avec laquelle il a travaillé pendant presque trente ans, a pris sa retraite et par moment elle lui manque, car avec elle tout coulait de source.

Cependant il était décidé à laisser sa chance à la nouvelle.

La jeune femme est déjà au travail, toute intimidée, elle sursaute en le voyant pénétrer dans son bureau.

Il fait semblant de ne pas remarquer son mal être et lui dit gommant son autorité :

— Bonjour Isabelle, la semaine prochaine je dois me rendre à un séminaire à Rome, pendant huit jours et je veux que vous veniez avec moi. Cela vous donnera l'occasion de mieux connaître notre société et nos associés. Je vous laisse préparer le voyage. Vous nous réservez une suite avec deux chambres dans le même hôtel que d'habitude, vous en trouverez les coordonnées dans les dossiers de Maryse. Mais avant apportez-moi mon café.

Il ne lui avait même pas demandé si c'était possible pour elle.

La secrétaire, zélée se lève :

— Oui monsieur. Bien monsieur, je vous amène tout de suite votre café.

Ce qu'elle fait, comme tous les matins.

Un expresso noir, avec un sucre, le journal, quelques petites chouquettes, péché mignon du directeur et le courrier du jour.

Mais ce matin, elle est toute excitée en exécutant cette tâche somme toute banale.

L'annonce de son patron la transporte. Cela fait à peine quinze jours qu'elle travaille dans cette boîte et elle part déjà en voyage avec son boss.

Elle avait toujours rêvé de se voir en assistante indispensable et incontournable.

Âgée d'une trentaine d'années, elle en a l'allure et la prestance. Elle sait que son physique n'est pas étranger à son embauche et maintenant elle va pouvoir faire ses preuves, grâce à ce déplacement.

Elle va être irréprochable.

Belle peut-être, mais pas godiche, ni potiche.

Voilà ce qu'elle veut démontrer.

Ce voyage allait être le premier examen. Ils allaient voir de quoi elle était capable.

Cependant, avant, elle a quelque chose d'important à faire, elle décroche son téléphone et appelle son mari et lui dit d'une traite :

— Mon chéri, je pars à Rome en séminaire une semaine avec mon boss. Il vient de me l'annoncer. S'il-te-plaît ne soit pas fâché. Je suis obligée d'accepter, je suis encore en période d'essai tu comprends ? Tu seras seul une semaine mon chéri, ça va aller ?

— Oui ma chérie. Ne t'inquiète pas, ton travail d'abord, je saurais très bien me débrouiller pendant ton absence. Tout va bien se passer.

Elle est tellement soulagée... son mari est si compréhensif :

— Merci mon chéri. Je t'aime...

Ô oui qu'elle l'aime son mari.

Depuis presque 7 ans qu'ils étaient mariés.

Ses copines bien intentionnées, lui disaient que 7 années étaient un virage crucial dans les histoires d'amour, que souvent les couples ne passaient pas ce cap.

Pourtant, elle, elle était sûre des sentiments de son homme et savait que jamais rien ne les séparerait...

Quelque part ses copines doivent être jalouses de son bonheur.

C'est sûrement ça.

La conversation à peine coupée, le mari s'empresse de former un numéro :

— Ma douce ? La sorcière part à l'étranger pendant une semaine. Tu te rends compte nous allons avoir une semaine entière rien que pour nous ! Réfléchis à ce que tu as envie de faire.

À l'autre bout de la ligne, un cri de joie le rassure sur l'effet produit par son annonce :

— Oh chic, chic, chic. Je vais nous mitonner un séjour au soleil, aux petits oignons. Je t'aime mon amour. Je suis si heureuse !

— Moi aussi mon petit trésor. Je t'aime et je suis fou de joie.

— Pas plus que moi. Allez raccroche, que je fasse les réservations.

— Non toi tu raccroches.

— Non toi...

Le manège dura une bonne minute, et une minute à dire : « Non toi », c'est très long, croyez-moi.

Bref, l'échange terminé, la jeune femme tourne sur elle-même, bras écartés.

Elle débordait de joie.

Sa liaison avec Marc durait depuis 4 ans, date à laquelle elle était entrée comme prof de musique dans le lycée où il était Proviseur. Il y avait eu une attirance physique entre eux, immédiate et irrésistible, à laquelle ils avaient succombés sans coup férir.

Cette semaine qu'il lui propose aujourd'hui, est leurs premières vraies vacances.

D'habitude ils réussissaient à voler un petit week-end par ci, un petit week-end par là.

Elle devait être honnête avec elle-même, il ne lui avait jamais fait de quelconques promesses, et huit jours d'affilés, à l'avoir rien que pour elle, nuit et jour, c'était inespéré !

Avant d'aller sur internet pour organiser leur séjour, elle doit faire suivre l'information :

— Kevin ? Bonjour mon grand, je vais devoir annuler tous nos cours de la semaine prochaine, j'ai un problème perso et je vais devoir m'absenter. Tu diras à ta maman que je lui ferai un prix pour le mois. Je te rappelle à mon retour. Salut ! N'oublie pas de faire tes gammes.

Le pauvre gosse n'a même pas eu le temps de placer un mot, que son prof a déjà raccroché, elle ne lui a même pas laissé le temps de répondre.

Sa déception est immense.

Il adore les cours que lui donne Melissa.

Elle est belle, elle sent bon, sa peau est douce.

Il le sait parce souvent, lorsqu'elle est assise à ses côtés devant le piano, il fait exprès d'effleurer son bras. À chaque fois il a le sentiment de caresser de la soie.

Et « cherry on the cake », elle est un bon prof.

Trois raisons qui lui faisaient aimer les moments passés auprès d'elle.

En plus de ses cours au Lycée, elle donne des cours particuliers, c'est l'une de ses camarades qui lui a parlé de Melissa, cette dernière avait su déceler en lui un futur virtuose.

En tous les cas tous les progrès qu'il fait, il les fait pour elle.

Petit à petit il s'était pris au jeu et ma foi le piano n'était plus une distraction, il envisageait presque d'en faire son métier.

Il se faisait une joie de la semaine à venir.

En allant sur les sites sociaux, il avait réussi à avoir sa date de naissance et en prévision de son anniversaire, il avait acheté un joli stylo de marque et il était très fier de son choix. En effet, elle lui piquait toujours le sien.

En quelque sorte, il lui faisait avec ce cadeau un petit signe de connivence.

Certes, cette annulation ne faisait que repousser l'instant, mais la date fatidique allait se passer sans lui.

Une semaine ? Cela allait être long. Comment faire pour combler le vide ?...

— Allo grand-père, tu vas bien ?

— Oh mon chéri. Bonjour. Ça va et toi ?

— Écoute j'ai une bonne nouvelle. Mon prof de piano me lâche pendant une semaine, ça te dirait que nous profitions de cette liberté pour nous organiser un séjour d'équitation ? Rien que pour nous deux.

Ces deux-là s'aiment infiniment et dès qu'ils le peuvent ils passent du bon temps ensemble. Aussi le grand-père est-il emballé par la proposition de son petit-fils.

— Ça marche pour moi. Tu nous organises ça ?

En raccrochant, le grand-père se frotte les mains :

— Chouette, chouette, chouette ! Toute une semaine avec mon petit-fils et mon cheval, tout ce que j'aime...

Il se leva :

— Isabelle ? Annulez le voyage à Rome, mon petit-fils vient de m'inviter à passer une semaine avec lui. Rien ne peut m'empêcher de profiter d'une telle aubaine.

Isabelle descend du nuage dans lequel elle flottait depuis trois quarts d'heure, c'est d'une voix éteinte qu'elle dit :

— Bien monsieur. Je comprends en effet, rien ne vaut un moment passé avec ses petits-enfants. J'annule tout.

— Dites à Berthier d'y aller à ma place. Je vous laisse tout organiser.

Une fois qu'il a quitté son bureau, Isabelle lâche le soupir de déception qu'elle a retenu.

Elle se faisait une telle joie d'aller passer une semaine dans la ville éternelle.

Elle ne connaît pas l'Italie, son mari repousse toujours leur voyage. Même pour leur voyage de noce, il avait refusé d'y aller.

Elle se résigne, ravalant sa déception.

En prenant une grande inspiration, elle fait suivre la nouvelle :

— Allo chéri ? Tu vas être content, le voyage à Rome est annulé. Tu ne seras pas seul la semaine prochaine. Mon boss vient d'annuler son séminaire.

Elle ne voyait pas la tête de son mari à l'autre bout du fil.

Il serrait son téléphone à s'en faire blanchir les phalanges et un nerf battait sur sa joue.

Pourtant il sut garder son sang-froid et c'est d'un ton très calme qu'il lui dit :

— Je suis content ma chérie, je n'osais pas te le dire tout à l'heure de peur de te perturber, mais j'avais trop le cafard de te voir partir. Tu allais terriblement me manquer.

Isabelle sent un frisson de bonheur la parcourir.

Autant d'amour de la part de son mari, la transporte. Quelle bêtise cette histoire de 7 ans. Elle en était sûre, son mari l'aime comme au premier jour.

— À ce soir mon chéri. Je vais te préparer un petit dîner d'enfer.

— Merci ma chérie.

Ils raccrochèrent en même temps...

Il prend quelques minutes pour se calmer.

Donne un grand coup de poing sur son bureau.

— C'est toujours comme ça avec elle ! Elle ne va jamais jusqu'au bout de ses promesses !

Il reste pensif. Sa femme est adorable, mais par moment elle peut le faire grimper au plafond. Bon maintenant il doit prévenir l'autre :

Il prend une grande inspiration et se saisit du combiné, prenant sa voix la plus douce :

— Allo ? Mon trésor ?

— Ho ! Toi tu as une mauvaise nouvelle à m'annoncer.

Merde ! Les femmes et leur fichue intuition !

Il prend un ton léger pour répondre :

— Tu as deviné ma chérie, c'est à cause de ma femme, elle a encore foiré, le séminaire est annulé. Donc c'est foutu pour notre petite escapade.

Il entend renifler à l'autre bout du fil. Aïe ! Les pleurs maintenant :

— Ne pleure pas ma douce, je te promets que nous nous ferons un petit séjour de rêve très bientôt.

— Sniff ! Quand ?

Il lève les yeux au ciel.

Toutes les mêmes.

Vous leur donnez un bout de doigt, elles vous prennent le bras.

Il répond en serrant les dents :

— Dès que cela sera possible ma chérie. Dès que cela sera possible. Tu ne m'en veux pas j'espère ? Hein ?

— Sniff ! Non.

— Bien. Allez, je te quitte, je dois me remettre au travail. On se voit vendredi après-midi comme d'habitude ?

— Sniff ! Oui.

Ça y était, ils retombaient dans la routine.

Lui ravi qu'elle ne fasse pas d'histoire.

Elle qui se met en mode patience en attendant leur prochain rendez-vous.

Cette fois il n'y a pas de : « Non toi »...

Le professeur sèche ses larmes avant d'appeler son élève.

Elle doit se rendre à l'évidence, sa liaison ne lui apporte plus ce qu'elle en attend, plus de chagrins que de joies. Elle n'était même pas sûre des sentiments de Marc.

Allait-elle continuer ?

Elle commence à comprendre qu'il ne quitterait jamais sa femme.

Elle va fêter ses trente-trois ans, en plus une furieuse envie de fonder une famille la titille.

Soudain quatre années à attendre Marc lui semblent amplement suffisantes.

Sa décision est prise, vendredi prochain sera leur dernier rendez-vous...

Enfin... pour l'instant, le plus important est de rappeler son élève :

— Écoute Kevin, je me suis arrangée pour la semaine prochaine, je vais pouvoir assurer tes cours normalement.

En voilà un qui est content.

Il demande, remplit d'espoir :

— C'est vrai ? Tu t'es arrangée pour moi ?

Melissa répond légèrement agacée par la naïveté de Kevin, elle n'ose pas le rabrouer. La mère de son élève qu'elle a su persuader du talent de son fils, paye très bien, or ce n'est pas son salaire de prof...

Elle prend sa voix la plus chaleureuse :

— Bien entendu. Je n'étais pas sûr que tu fasses tes gammes ce qui t'aurait fait régresser. Alors j'ai remis mon déplacement à plus tard.

Le visage de Kévin s'illumine.

Il allait revoir sa prof.

Il allait pouvoir lui offrir son cadeau pour son anniversaire.

Oh joie !

Ravi du changement de programme, il se dépêche d'appeler son grand-père, il sait que ce dernier ne lui tiendra pas rigueur de ce contretemps :

— Grand-père je suis navré, mais mon prof vient de me dire qu'elle s'était arrangée pour me donner mes cours la semaine prochaine. Elle trouve que j'ai besoin de faire des progrès. On remet ça à une autre fois ?

Le cœur du grand-père se serre, il se faisait une telle joie de passer une semaine avec son petit fils. Le petit remarque le silence au bout du fil :

— T'es pas fâché dit ?

— Non mon grand, comment veux-tu que je me fâche contre toi ? Je t'aime trop pour ça mon chéri. Ce n'est que partie remise. On aura l'occasion de faire ça à tes prochaines vacances... On se voit ce week-end chez tes parents ?

— Oui grand-père.

Il n'est pas du genre à se laisser émouvoir, mais la défection de Kévin fait de la peine au PDG.

Père d'une fille unique, la naissance de ce petit garçon avait rempli son cœur au-delà de ce qu'il croyait possible. Lui l'homme d'affaire implacable devenait loukoum devant cet enfant. Il lui apprenait tout ce qu'il avait eu envie d'enseigner à son fils. Comme le cheval. Sa fille avait toujours eu peur des gros « zanimos ». Il avait tenté à plusieurs reprises de montrer à sa fille qu'il n'y avait pas de danger, en vain.

Au contraire de Kévin qui s'était passionné pour les chevaux dès qu'il les lui avait présentés. Pourtant il n'avait que trois ans la première fois. Dès son 4ème anniversaire il montait son poney, ceci au grand dam de la maman du petit.

Il avait encore tant de choses à lui enseigner, la plus importante étant de lui succéder.

Il prend son temps pour se remettre de sa déception...

Une fois la couleuvre avalée, il se dirige vers sa secrétaire et lui dit sur un ton bourru :

— Isabelle changement de programme. Mon petit-fils ira à ses cours la semaine prochaine, donc on part à Rome, vous annulez Berthier et vous nous préparez tout ça.

La chaleur envahit le cœur d'Isabelle, elle répond presque frétilante, ne faisant pas cas de la tristesse évidente de son patron :

— Oui monsieur, bien monsieur.

Une deuxième personne heureuse... Une.

C'est avec entrain qu'elle appelle son mari :

— Allo chéri...

Voilà comment de fil en aiguille on peut créer un cercle vicieux.

Fait de mensonges, de trahisons, d'égoïsme, de crédulité naïve et... d'amour.

FIN

Dominique CALAMEL – 3ème Prix – Catégorie Adulte

CHANSON DE TOILE

Des années. Des années entières, froides et refermées.

Un gouffre entre elle et lui. Il était parti, pour de longues tournées à l'étranger, ce comédien tant aimé, qu'elle avait rencontré si naturellement, parce que tout les rapprochait. Son amour, son frère d'élection, son ami de cœur... Le désigner, c'était égrener tous ces noms, en une litanie rayonnante de chaleur et de don.

Mais, ils s'étaient perdus.

De longues années. Ils le croyaient.

Elle, engluée dans son extrême solitude.

Lui, envolé dans son errance sans fin.

Aujourd'hui, l'obstinée, elle est allée le chercher au bout du monde, obéissant à un signal mystérieux.

Aujourd'hui, elle a lancé ses fils de lumière plus loin, en un éclair, quelques millièmes de seconde : elle l'a retrouvé et il a répondu.

C'était la voie subtile, celle de la messagerie qui leur convient le mieux, la voie des impulsions électriques.

Des fils magiques gardent fidèlement ce champ supérieur que rien ne peut entraver.

Leur légèreté est de la même essence que la vibration de la pensée qui fulgure dans l'espace et vient à la rencontre de l'autre. Influx silencieux téléscriptés sur leurs écrans complices.

D'elle, un oracle en cinquante-cinq mots, intitulé « Tirage ». Un titre qui s'est imposé, diversifiant ses sens, fantasque. Un peu de reproche. Beaucoup d'attente et le chemin d'un retour.

Il sait qu'elle est un peu sorcière.

En réponse, il a envoyé vingt-sept mots, sept lignes, avec un espacement de deux lignes, après chaque phrase, comme un poème.

Et elle l'a reconnu, dans le dessin particulier de la page, dans la respiration des blancs, ses mailles entrelaçant les signes sans les enfermer. Formant juste un berceau pour quelques phrases. Lieu d'intime rencontre du visible jouant avec l'invisible.

Les gestes de ses mots cousus sur la blancheur de l'espace. Leur densité. Ce qu'ils dessinent sans avoir à dire. Ce qui vient de lui et qu'elle reçoit avec ses yeux ouverts, brusquement vivants.

Et elle frémit de retrouver le rythme de son souffle. L'intimité de cette pulsation, enfouie dans sa mémoire, à l'abri de l'oubli.

Le battement de cœur particulier de ses mots qu'elle perçoit. Elle entend mieux depuis qu'elle les contemple.

Trois « je » ; trois « vous ». Avec au milieu, des verbes-ponts : Embrasser, écrire.

Des liens légers d'une infinie nourriture.

Une négation qui dément le temps et l'espace chargés de menaces du verbe oublier, en l'encadrant et le ceinturant comme un forcené hors d'état de nuire. Je ne vous oublie pas.

Une préposition douce, en transit (entre) ; une conjonction (et) pour relier deux pays, deux aéroports anonymes, liberté oblige, où se poseront ses pas aventureux d'errant, avant de repartir ailleurs. Entre Congo et France. Entre France et Départs.

Il parle de clefs. De manipuler les clefs.

Définir « clefs » : instruments servant à ouvrir, à décrypter ce qui était enfermé dans le secret, le délivrant pour l'autre, qui l'ignorait. Ce qui invente un chemin insolite.

La clef ouvre la porte qui était fermée. Cette clef-là libère.

La clef inscrit aussi le son particulier d'un chant. A sa portée, quelle clef libèrera le son juste pour voler jusqu'à lui ?

Il faut donc un tour de main particulier pour utiliser ce qui ouvre. De ses mains de prêtresse, elle a appris à tourner les clefs secrètes de l'Oracle pour servir leur cause : recréer le lien.

Mais il sait qu'elle aime jouer. Il n'est pas dupe. Elle manipule les formules pour leur double bonheur.

Pour maintenir le rituel.

Il lui dit Merci.

Elle se sent remerciée.

Il lui dit Plus tard. Il parle de futur. Je vous écrirai. Grâce aux câbles aériens, son futur simple devient un présent immédiat. Les fils invisibles le transmutent, presque à la vitesse de la lumière, car, alourdi de nos poussières humaines, le mot ailé s'enraye d'un léger retard.

Il lui dit au présent qu'il l'embrasse. Et le mot vibre jusqu'à elle, dans la toile d'araignée des serveurs, disposée sur le monde. Les fils magiques préfèrent déposer le baiser sur ses lèvres, en un millionième de secondes, pendant qu'il tape le mot « embrasse » sur le clavier, dans un présent intemporel.

Il caresse au présent une à une les lettres de cette réalité-là.

Il ne l'oublie pas. Il épelle en silence du bout de ses doigts ces traces de sa mémoire d'elle en lui.

Et chaque lettre la réveille, l'habille de trouble et de bonheur. Il signe que c'est lui.

Trois lettres pour qu'elle le reconnaisse.

Il signe Moi parce que c'est elle.

Maintenant, elle écrit dans la trame de ses mots. C'est devenu sa promenade favorite. Le fil de sa journée.

Elle n'a plus rien à craindre de l'absence. Elle caresse le clavier et crée une passerelle pour pouvoir le rejoindre.

Travail de tissage, exigeant, minutieux et précis.

Ses mots chantent en cousant la toile où s'entrecroisent et dansent ensemble, à la vitesse de la lumière, leurs messages libres et joueurs.

Mais que de solitude d'abord devant cette trame fragile, ces fils qu'il fallait assembler avec le plus grand soin pour qu'ils forment enfin le passage, un pont entre elle et lui.

Longtemps, elle l'avait cru perdu, impossible à joindre. Puis, peu à peu, leurs rencontres délicates, à peine posées sur l'écran, quelques minutes, ces petites fêtes heureuses du cœur et de l'esprit, ont bâti presque à leur insu un endroit habitable, rien qu'à eux.

Un lieu, étrange, vivant, et doucement radieux, où ils peuvent maintenant aller se ressourcer à volonté.

Elle y coud les mots qu'elle fredonne. S'il veut, il vient au rendez-vous. Il mêle son chant au sien.

Complices, leurs titres métamorphosés jouent à se répondre. Le reflet de son sourire est encore sur l'écran lorsqu'elle glisse entre ses lettres, à son tour, sa caresse subtile, symphonie de voyelles et de consonnes.

Contrastées ou en camaïeu.

Une broderie de dentellière qu'elle rythme pour lui.

Maintenant, la beauté de sa présence silencieuse laisse partout sa trace lumineuse. Maintenant, le chemin est tracé.

Le temps est vaincu, l'espace dompté.

Ils sont aspirés tous deux par ce jeu doucement brûlant.

Elle commence à connaître ses heures favorites, les sons qu'il n'aime pas, les couacs dont il se moque, ces nœuds qui abîment son tissage.

Les harmonies qui le nourrissent. Les frôlements qui le bouleversent. Il lui confie la clé de son logis.

Elle l'y rêve. Elle l'y rejoint certains jours, certaines nuits. Des rendez-vous mystérieux les y rassemblent.

Ils ne se sont jamais sentis si proches et si libres. Leurs émotions et leurs rires depuis longtemps s'entremêlent dans le silence. A tout moment, leurs âmes qui se cherchent s'y mélangent.

Ils se découvrent. Se réinventent. Chant contre-champ

C'est chez eux.

Ils filent leur lien ensemble.

L'aiguille est d'or.

Marie-Hélène SAINTON – Prix spécial du Jury – Catégorie Adulte

TIRÉ À QUATRE ÉPINGLES

Ce soir, je cavale. Qu'on se le dise. J'ai rendez-vous. Ah, si mon jumeau pouvait voir ça, il serait fier de moi. Y'a qu'à l'été qu'on nous accorde une vadrouille, en guise de vacances. Je l'ai dit aux copains. Tout le monde est au jus à l'institut. Je ne reste pas jouer à domicile. Ce soir, je crapahute en solitaire. Ou plutôt, en célibataire ! Ça fait jaser dans la résidence. Ça bruisse de partout. J'entends plus d'une messe-basse. T'as vu la chance, il a un rencard ! Ça jaspine, ça confabule. Le mot passe de bouche en bouche. À la façon de le dire, certains sous-entendent des coquinerias, d'autres des jalousies. Je ne serais pas étonné que Nabil ait bavé sur mon compte, il ne sait pas tenir sa langue. Pas moyen de snober l'info. Faut dire. Ce n'est pas rien ici. C'est tellement rare que l'un de nous décampe en catimini. L'extérieur, c'est la grande inconnue. Et pourtant, je ne rêve pas. C'est bien moi qui déboule sec, comme Di Meco sur son côté gauche. Je suis le nouvel explorateur. Après Marco, Stanny et Claudius le mois dernier, c'est bibi qui s'y colle. Je prends la poudre d'escampette. Tout seul comme un grand. Montre en main. Dès dix-neuf heures trente, je décarre, ça va enfin valser pour ma pomme. J'ai eu la permission de la direction. Me voilà libre comme l'air. Même que, si ça se passe bien, je pourrai réitérer l'expérience le mois prochain. Faut que je me tienne à carreau, y'a trop d'enjeux. Surtout : batifoler sans débordement. Trouver la juste mesure pour une fois. Contenir ma fougue. Et ne pas finir au poste. Ça va pas être du gâteau.

Toute la journée, j'ai lustré comme jamais mon pucelage tout neuf. Je l'ai repassé, plié correctement et mis sur un cintre avant de l'enfiler. Rarement pucelage a eu pareille élégance dans l'histoire des pucelages. Faut dire, j'avais rencontré une couturière, je tiens à être tiré à quatre épingles. Le soleil de juillet m'a bien réussi. J'ai tout juste touché à mon acné. C'est à peine si l'on voit la peau percée, j'ai sophistiqué l'affaire bien en amont pour que ça sèche et repose, en bon expert de la mouclade, c'est pas trop rouge, objectivement, j'ai rarement été si beau. D'ailleurs, Barnabé l'a confirmé. T'as rarement ! qu'il a dit. Il ne finit jamais ses phrases, mais on se comprend, lui et moi. C'est la seule personne avec qui je m'entende vraiment. Il me laisse toujours le dernier mot et le bénéfice du doute. Ça joue vachement dans notre complicité.

Vingt heures sonnantes, j'ai pas fait tapisserie à l'institut. Je ne tenais plus en place, besoin d'aller en ville. Ni une ni deux, je me suis pointé dans la rue de ma belle. J'ignore si c'est le trajet sous cette chaleur étouffante, ou l'émotion de la cavale, mais j'ai trempé mon tricot de peau en un rien de temps. Devant la sonnette de sa portière, ça m'a pris d'un coup. Les miquettes à zéro. La flippe au cœur. La tachycardie des sentiments. Pensez donc, une fille qui veut bien se coller à ma carcasse, tout bêtement, comme ça, c'est pas tous les jours ! C'est même le tout premier soir de mon existence. Le grand soir du grand amour. Depuis le temps que j'attends ce moment. J'aurais juste préféré connaître la nénette en amont.

C'est Nabil qui m'a arrangé le rencard. Il adore apparier les gens, ce gars-là. Il a fait ça toute sa vie. Je crois qu'il est une sorte d'agent matrimonial, comme à la télé, sauf qu'il n'a pas de caméra pour se faire du blé en diffusant la joie. Il dit qu'il n'y a rien de plus beau que l'amour, à part, peut-être, un morceau de

musique arabe comme Zekrayat, joué au oud. Je ne peux présumer de rien, puisque j'ai jamais fait trempette, pas facile de comparer. Tout ce que je peux dire, c'est que le oud, c'est sympa, mais j'en rêve pas toutes les nuits non plus. Tandis que de 3782 HK 76 si, même si j'ai jamais vu son visage, je mets le disque en boucle dans mes rêveries.

Niveau femme, je suis pas difficile. J'aime toutes celles qui veulent. Même celles qui veulent pas. Tant qu'elles mouillent le maillot. Je suis né pour l'amour, j'ai ça en moi. Nabil m'a prévenu que niveau beauté, 3782 HK 76, c'est la cerise sur le gâteau des amoureux. Il m'a dit, tu vas voir comme elle est tarte, elle va te plaire ! Il sait que moi, les tartes, c'est mon dada. Pour mon anniversaire, j'ai demandé une tarte à la fraise, ma préférée de toute la vie, avec de la crème pâtissière toute jaune et du biscuit dessous. Les autres, à l'institut, ils ont droit à une deuxième tarte, le jour de leur fête, mais j'ai un prénom trop rare pour avoir une fête dans le calendrier. Du coup, je suis bien content d'aller voir 3782 HK 76, ça rétablit un peu l'injustice des éphémérides.

Défiant les lois de l'attraction terrestre, j'ai frappé à la portière indiquée par Nabil. J'ai un peu hésité, parce que sur l'allée principale, y'a plusieurs nids douillots qui se suivent. Faut pas se tromper de couturière. La loupiote était allumée. Si tu vois une lumière, c'est le signal, ça veut dire qu'elle t'attend, qu'il a dit. Il a toujours raison, Nabil. Il connaît plein de trucs déments, comme le record du monde par heure de sauts dans un slip, ou le record du monde du plus grand tricot, ou le record du monde de la plus longue distance parcourue en poussant une tondeuse à gazon. Il est très records en tout genre, en fait. Même qu'il pense que ma future amoureuse peut viser un titre mondial si les copains de l'institut veulent bien s'y mettre un peu. J'ai pas su dans quel domaine. J'aurai le temps de lui poser la question, quand on fera ami-ami.

Justement. Après avoir tapoté à la portière, celle-ci a eu la bougeotte et mon cœur avec. J'ai senti que quelqu'un tentait d'ouvrir de l'intérieur. Ça a crocheté, tirillé, mais surtout merdouillé. L'huile de coude ne fait pas toujours tout, il faut parfois de l'huile, tout court. J'ai vaguement entendu une voix à travers la tôle. Une seconde, c'est pas de la première fraîcheur ce bazar ! Le loquet s'est obstiné un bon bout de temps, ça m'a permis de constater que je n'étais pas seul à patienter dans la rue, devant tout un tas de petits paradis rouillés qui mettent un temps fou à révéler leurs trésors. Purée, va falloir que j'amène ça à réparer au garage, un d'ces quat' ! J'allais dire à 3782 HK 76 que j'avais tout mon temps, que la direction m'avait donné la permission de 21h, quand d'un coup, la révélation ! Une philosophie de la claque ! La taule a lâché prise, moi avec. J'ai enfin pu mirer ma belle. Et quelle beauté...

Mazette ! Le carrosse m'a proposé le plus joli spectacle qu'il m'ait été donné de zieuter de toute mon existence, et pourtant, je regarde souvent M6. Si mon jumeau pouvait voir ça. Une icône. Une déesse. Une Sainte. Toute neuve. Je ne m'y attendais tellement pas. On ne s'attend jamais à la beauté pure, simple, vraie. On n'est jamais préparé. On la reçoit. De plein fouet. En plein cœur. Gare aux émotifs du péricarde. Là. Sous mes yeux conquis. Du rouge à lèvres plein les dents. Une princesse de l'amour. Mieux. Cent quarante kilos de princesse ! En résilles et bourrelets. Une vénus callipyge. Un derche énorme. Une créature digne de Rubens ou Botero. En nage, par cette canicule, suintant l'amour par tous les pores et les trous de robe. La perfection en somme, mieux que tous mes rêves réunis. Mieux que la finale de la Ligue

des champions 1993. Ah, Nabil ne m'avait pas menti. Elle est belle comme une tarte à la fraise ! Avec de la chantilly en plus. Et du sucre glace en plus. Et des bonbons en plus. Et du surplus, en plus.

La fillette m'a ouvert. Première victoire. J'ai bandé. Immédiatement. Deuxième victoire. Elle m'a dit d'entrer. Troisième victoire. J'ai demandé : Dans vous ? Elle m'a dit de la tutoyer. Quatrième victoire. Et d'attendre un peu, parce que le trottoir est fréquenté. Mince. Première complication. C'était trop beau pour y croire.

Du coup, je suis juste entré chez elle, parce que je suis un garçon patient et respectueux des trottoirs comme des voisins. C'était déjà énorme. Rendez-vous compte ! Elle m'a tenu la main tout le temps de grimper dans sa camionnette et d'avancer dans son corridor. Sept secondes de contact intime. Main dans la main. Elle et moi. Moi et elle. Comme un vrai couple. Je ne m'étais jamais autant risqué avec une fille. Je lui ai dit que c'était de loin ma plus longue relation, et la plus sérieuse, la plus épanouissante sur le plan personnel, la plus enrichissante d'un point de vue intellectuel et moral. Elle a répondu que ça ne l'étonnait pas. Que ça se voyait. Que ça n'avait pas dû être facile avec les filles. Mais qu'on soignait très bien l'acné maintenant. Et qu'elle me conseillerait un dermatologue. J'ai dit que je préférais faire l'amour. Elle a dit que les dermatos, c'était bien aussi, et remboursé. J'ai pas compris le fond de sa pensée, mais j'ai ressenti beaucoup d'amour. C'est tout ce qui compte.

Je lui ai tendu mon bouquet de fleurs. Tiens, 3782 HK 76, c'est pour toi ! Elles sont toutes neuves, comme toi. J'ai une bonne mémoire des chiffres. Elle a dû me trouver effronté d'oser l'appeler par son numéro de plaque d'immatriculation, c'est tellement intime. On me le dit souvent à l'institut que je suis une tête brûlée. Elle non. Elle m'a dit de l'appeler plutôt Bernadette. Ô BERNADETTE ! MA BERNADETTE ! Je n'avais jamais entendu plus beau prénom au monde, à part peut-être Odile, que maman portait.

Les fleurs, c'est Nabil qui m'a conseillé, moi, je ne m'y connais pas trop, à part la scarole et le persil. Bernadette a dit qu'elle n'avait pas de jardin dans sa camionnette. Je pensais que ça se mettait dans un vase, ai-je argumenté, avec des pincettes, sans vouloir la prendre de haut avec ma culture. Oui, quand elles sont coupées. Mais quand les racines pendent comme ça, avec le bulbe, mieux vaut directement les repiquer, a-t-elle majoré. Que de belles surprises. Elle a l'air de vachement s'y connaître et d'avoir du vocabulaire, j'suis tombé sur une sacrée nana. Elles viennent du cimetière, ai-je précisé, des fois que l'origine importe. Ça se voit, a-t-elle simplement dit, confirmant qu'elle a l'œil et la science des plantes. Manquait plus qu'un rapiat ! a-t-elle ajouté. J'en ai conclu qu'elle devait parler de l'espèce. J'étais content de l'apprendre. Faut toujours s'instruire. Je croyais bêtement que c'étaient des dahlias. Comme quoi Nabil peut se tromper.

Après avoir foutu de la terre partout, elle est allée se laver les mains par la fenêtre de la cuisine, au robinet d'une bouteille d'eau non loin, avant de les essuyer sur sa robe à trous. J'ai trouvé ça propre. Je lui ai signifié. Et toi, es-tu propre au moins ? m'a-t-elle demandé. Pour sûr, j'me suis brossé trois fois les dents ! Une fois pour moi, une fois pour maman, et une pour mon jumeau. Elle m'a regardé de bas en haut, le cul sur une banquette de fortune. Je crois qu'elle n'avait pas encore eu le temps de se faire une opinion de ma personne. J'ai bien vu à son regard qu'elle mesurait l'épaisseur du bonhomme, et que ça ne pouvait être que positif. Tu m'as tout l'air d'être un bon, toi. Une chance qu'elle m'ait bien cerné.

J'ai de suite enchaîné sur la conversation. J'avais révisé ma fiche de questions pour se faire des amis en toute circonstance, mais, devant toute cette familiarité naturelle que provoque l'amour, je me suis finalement mis à improviser. Je ne suis pas bavard, mais je ne sais pas, là, l'ambiance, le cadre, les sentiments, son hygiène, le parfum de ses dessous-de-bras, je me suis tout de suite senti en confiance, la chaleur du mois d'août sûrement. C'est drôlement cosy chez toi. On est tout de suite à l'aise, et ça sent comme à la salle de sport, j'aime bien, ai-je lancé, charmeur. On fait ce qu'on peut. Elle a dit ça d'une voix sensuelle, éraillée et grave, deux octaves sous la mienne, j'en ai eu le frisson dans tout le corps. Je me suis dit qu'un timbre comme ça se mêlerait très bien à du oud

ou du hard-rock et que, ça devait être ça, une voix de Bernadette, une belle tessiture de baryton, et des histoires à la pelle. D'ailleurs. À ce propos...

Est-ce que je peux te rouler une pelle avant de te faire l'amour ? Ce n'est pas le genre de phrase présente dans mon livre pour se faire des amis. Pourtant, ça l'a fait bigrement sourire, révélant une fois de plus le rouge sur ses canines, lui octroyant le charme fou des jeunes filles un peu maladroites. Bin dis donc, mon chou, on peut dire que tu sais parler aux femmes, toi. Je n'en revenais pas. Si les copains pouvaient entendre ça. C'est fou. Parfois, on a des aptitudes naturelles, des capacités insoupçonnées, là, en nous, sous-jacentes, qui n'attendent qu'un révélateur, une confirmation. En vrai, je l'ignorais, que je savais parler aux femmes ! C'est Bernadette qui me l'a appris ce soir-là. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais viré mon déguisement de pucelage depuis belle lurette, pour faire Casanova comme métier à plein temps.

Allez, viens, on va passer dans la chambre. Je sens que t'en as besoin. J'ai biglé partout autour de moi. Je ne discernais pas trop la chambre dans cet intérieur cosy et pittoresque. J'avais repéré le coin cuisine, quand Bernadette s'est lavée les mains par la fenêtre avec la bouteille, l'entrée, quand elle m'a fait grimper dans son van, mais la couchette, non, mystère. C'est alors que ses énormes roploplos m'ont indiqué le chemin des alcôves. Dans un mouvement de danseuse étoile, son buste a doucement oscillé de la position assise vers l'horizontalité de nos anatomies. C'était là, sous mes yeux, et je n'y prêtais nulle attention, trop absorbé par les rondeurs libidineuses de ma Bernadette, deux coussins pourtant n'attendaient que la caresse de nos chairs aimantées. Sans m'en rendre compte, j'ai accompagné sa chute sensuelle du geste et du corps. On s'est retrouvés allongés, les yeux dans les yeux, prêts à se galocher, indissociables et intimes, comme Tintin et Milou.

Je t'aime, Bernadette. Savoir parler aux femmes donne des ailes. Plus peur de rien. Les mots fusaient avec l'émotion. Je t'aime, comme un but de Marseille au parc des princes. La poésie me venait avec l'amour, tout simplement. Je vois ça mon p'tit bonhomme, mais la moindre des politesses, c'est peut-être de te présenter, non ?

Hmm. Haleine contre haleine. Quels beaux instants. Sa bouche sentait bon le saucisson à l'ail. Par une parfaite maîtrise de mes pupilles, j'arrivais à ne pas zieuter son rouge aux dents, en déviant le regard sur la légère moustache qui orne la joliesse de sa lèvre supérieure. Voilà. Je m'appelle Aléloème. C'est mon père qui a choisi mon nom de baptême, le soir où Boli a marqué contre Milan, malgré un genou dans le sac. C'est pas un prénom dans le calendrier, du coup, j'ai pas de tarte à la fraise pour ma fête, puisque j'ai pas de fête. Mais je t'ai, toi. Elle avait l'air de saisir tous les tenants et aboutissants de mes propos, alors que j'avais

bien conscience de l'abreuer d'informations fichtrement précises. Sa façon de me regarder... La douceur de ses traits... Irrésistible ! J'ai eu envie d'embrasser sa moustache. Aléoloème ?! Ah oui ? C'est pas courant comme prénom. Enfin... Les chiens ne font pas des chats. Quelque part, tout s'explique. Elle a semblé touchée. J'ai tenté d'en faire autant en posant ma main sur le troisième bourrelet de sa hanche droite, ou le quatrième, il n'était pas facile de distinguer clairement où s'arrêtait l'un, ou commençait l'autre. Toujours est-il que c'est à ce moment précis que les choses se sont vraiment compliquées.

- C'est deux cents.
- Deux cents quoi ?
- Deux cents balles.
- Pour quoi faire ?
- Ce que tu veux.
- Une crapette ?

J'adore ce jeu de cartes, à l'institut, j'y joue en continu avec Barnabé. Plus ardu qu'on ne se l'imagine, les détracteurs soutiennent que l'aubaine est le seul fondement de ce passe-temps — pareillement à la bataille — mais le hasard ne fait pas tout. Comme en amour, il faut une bonne part de chance, certes, mais du savoir-faire aussi.

- T'as dit combien déjà ?

— Deux cents.

- Et pour quoi faire ?
- Ce que tu veux. Bordel, faut tout te répéter deux fois !?

— Oui. C'est parce que j'ai eu un jumeau. Mais il est mort à la naissance. Moi, ça va, le cordon ombilical n'a pas fait trop de dégâts, ça m'a juste un peu étranglé, mais le cerveau a été irrigué assez longuement pour éviter la majorité des séquelles de la mort. J'ai pu remonter le moral de mes parents, jusqu'à ce qu'ils me laissent à la Capitale, quand j'ai eu 6 ans, et que leur courage allait mieux. Mais c'est pour ça que les deux cents billets, j'vais pas trop pouvoir ce mois-ci, ni le mois d'après, parce qu'en fait, on m'en laisse pas, d'argent, à l'institut.

- Purée. La tuile. Fallait que je tombe sur toi. T'es pas près de te déniaiser, alors...

- Ça dépend. Est-ce qu'on peut quand même faire l'amour, vu que j'ai envie ?

Bernadette a ri. Mais alors, d'un coup, avec emphase, elle ne s'arrêtait plus. Je ne m'y attendais pas. Sa grosse voix emplissait toute la camionnette au point de la faire trembler. Ses bourrelets oscillaient avec l'irrégularité d'une mer déchaînée. Ça fleurait bon l'ail et la sueur, on se serait cru sur la Cannebière, un jour de match. Quoi qu'il advienne de notre idylle, j'ai compris à ce moment de ma vie, que j'avais engrangé assez de souvenirs pour toute une vie.

• Quel doux rêveur tu fais, Aléoloème ! Au moins, tu me fais rire, toi ! C'est plutôt rare dans la profession.

J'ai pris ça pour un compliment, même si je me suis aperçu que je n'avais même pas pris la peine de lui demander dans quel domaine d'activité elle bossait. Parce que pour une couturière, y'avait pas beaucoup

de ficelles chez elle et surtout beaucoup de trous à sa robe. S'il s'était déjà entortillé avec les rapiats, y'avait des chances pour que Nabil se soit aussi trompé avec Bernadette.

• Normal, les accrocs, c'est la vie qui t'en fait. J'ai jamais été couturière pour deux sous, mais je comprends ta méprise. Des aiguilles, j'en ai manié pas mal, avec l'aide de faiseuses d'anges.

J'ai trouvé ça beau. J'aurais pu demander, ce que c'était, exactement, des faiseuses d'anges, sûrement une coutume pour les marchés de Noël, mais pour être honnête, j'avais d'autres priorités en tête et une trique folle. Je fouillais mes poches, en quête

d'une piécette ramassée à l'institut, sur le bureau du directeur. Vingt centimes ! Sauvé ! J'avais vingt centimes dans la fouille ! De quoi financer une histoire pour les copains.

— Et un piou sur la bouche ? C'est combien ?

— Écoute, j'embrasse pas, gamin. Ni toi, ni personne. Mais surtout pas toi. Bon, maintenant, va falloir que tu me laisses tranquille, j'ai du taf et une loupotte à rallumer. On s'est bien amusés, mais tu ramasses tes bulbes et tu prends tes cliques et tes claques. Si un jour tu touches un billet, et que tu as consulté un dermato entre temps, tu sauras où me trouver. Quarante piges que je stationne le long du Bois de Boulogne. Pas près que ça change !

Non !

La perfidie. L'ignoble aiguille qui vous irrite le cœur en fièvre. J'ai senti en moi un sentiment d'abandon, immense, un instinct de fuite. J'aurais tout abandonné à cette femme, mon pucelage tout neuf, mes vingt centimes, ma bonne situation, mes fleurs de saison, tout. En échange de quoi, je ne recevais que dédain.

Je déteste qu'on me dicte quoi que ce soit. Ça se sait à l'institut. C'est pour ça qu'on ne voulait pas me laisser sortir. Ils ont pris un risque. Un sacré risque même. Je suis un effronté, moi, une tête brûlée. Faut pas me parler mal. Je suis capable de tout. Du pire. D'étouffer un frère dans un utérus. De déterrer des fleurs dans les cimetières. De voler la fortune de mon directeur. J'ai le sang chaud. J'ai pas de barrières. Aucune mesure. Je ne suis qu'émotion et instabilité. J'ai repensé à la Ligue des Champions perdue en 91. Au départ de JPP. À mes parents et à mon frère mort. Aux phrases mortes de Barnabé. Au record de meurtres du livre de Nabil. C'est là que j'ai pris ma décision. Tuer. Tuer au plus vite. Tuer tout de suite !

— Puisque c'est ça, Bernadette, eh bien AUTANT SE SÉPARER ! ai-je lancé sans trop y réfléchir. Bam, dans les dents ! Trop, c'est trop. Elle n'a rien vu venir, l'ingrate. Je m'en voulais déjà, mais dans ces cas-là, on veut faire bonne figure, on tient sa ligne de conduite. Il me fallait tuer, oui, tuer dans l'œuf cet amour naissant, avant qu'il ne me détruise à petit feu, que je le rumine une vie durant. J'ai saisi les rapiats au passage et je suis sorti de la camionnette sans me retourner, grand seigneur. Je ne voulais pas voir les larmes sur son si joli minois. Je ne voulais pas garder cette image en moi, de ma princesse, en pleurs, sur le seuil de chez elle. Sans le sou. Et sans réel amour.

Tout ceci a duré vingt minutes. Les plus belles de ma vie. Je ne retiens que le meilleur. Vingt heures trente pétantes, je suis rentré à l'institut, tout auréolé de mon statut d'adulte. Une demi-heure à l'extérieur du bahut, ça avait de quoi attiser les foules. Alors ? Raconte ! C'était... ? m'a demandé Barnabé avant les autres. Comme une deuxième Ligue des Champions pour l'OM, avec un doublé de JPP ! La classe.

Il ne sait pas, lui, que Jean-Pierre Papin avait déjà quitté l'équipe, quand Marseille a gagné. Mais faut-il tout dire aux copains ? Après tout, laisser une part d'ombre, parfois, ça prolonge un peu plus le rêve. De

Bernadette, j'ai conservé le souvenir intact du grand amour, l'élégance de sa mise, son rire énigmatique, ses faiseuses d'anges et les rapiats, repiqués dans le jardin de l'institut. Ça a bien pris, les plantes étaient toutes neuves. Comme elle.

Mickaël FEUGRAY – Prix du Comité de lecture – Catégorie Adulte

UNE PETITE POULE ROUSSE

Depuis sa plus tendre enfance Marthe connaissait par cœur toute l'histoire. Chaque soir, sa mère la lui racontait, au mot près. Et désormais, la fillette pouvait prononcer chaque parole en même temps que la conteuse. Elle le faisait en grand silence, remuant à peine ses lèvres délicates, gardant pour elle le son de sa propre voix... Et le début de l'histoire disait à peu près ceci :

« Il était une fois une Petite Poule Rousse qui vivait tranquillement dans une jolie maisonnette au cœur de la forêt. Elle aimait beaucoup faire de la couture et gardait en permanence, au fond sa poche, une aiguille, du fil, un dé et des ciseaux. Ainsi était-elle toujours prête à rendre service aux personnes de son entourage, recousant un bouton par-ci, ravaudant un accroc par-là... »

L'histoire y était-elle pour quelque chose ? Marthe, dès son plus jeune âge, s'était entichée de bobines, laines, tissus, et autres rubans,... qu'elle récoltait auprès de quiconque en possédait. La couturière du village la fournissait en petits lambeaux d'étoffes divers et variés, et autres galons ou passements trop accourcis ou étriqués.

Le chiffonnier du coin, grand-père jovial au grand cœur, lui faisait don de ses plus vaines pièces.

La châtelaine lui donnait avec condescendance des vêtements quelque peu usagés ou passés de mode qu'elle portait jusqu'à usure complète avant d'être autorisée à prélever sur leurs dépouilles boutons, dentelles, fanfreluches en tout genre...

Tout d'abord, l'enfant s'était contentée d'enrubanner, envelopper, ficeler pierres et morceaux de bois grâce à ces multiples trésors, créant ainsi pantins, animaux, objets de toutes sortes...

Puis, devant son envie grandissante d'assemblage, sa mère lui avait enseigné à manier aiguilles et ciseaux et à réaliser des points de couture simples mais précis. La broderie et le tricot s'étaient invités à la fête quelques mois plus tard. Le point mousse, le point de jersey, le point de croix étaient devenus les meilleurs amis de la fillette. Et c'était heureux, car comment Marthe aurait-elle occupé son temps, seule enfant vivant aux Grangiers ?

L'élégante chartreuse ainsi nommée avait été bâtie à l'écart de toute agitation à environ deux kilomètres du bourg de Mensignac. Les nouveaux propriétaires vivaient à Périgueux et ne fréquentaient qu'assez rarement leur résidence secondaire, la laissant aux bons soins de leurs métayers, les parents de Marthe. Ceux-ci occupaient avec leur fille unique une bien modeste maisonnette adossée aux écuries du château. Point de compagnon de jeu, donc, pour l'enfant qui avait fêté ses six ans ce 4 juillet 1939, et qui rêvait de sa prochaine rentrée à l'école de la République. Mais, en attendant, son été serait empli d'innombrables petits bonheurs cousus main. C'est donc tout naturellement qu'elle avait imité le gallinacé de son histoire

préférée en transportant dans la poche de son tablier un nécessaire à couture complet. Ainsi, pouvait-elle exercer sa passion en tout lieu et en toute circonstance.

Anna, sa mère, la taquinait souvent :

- Alors, que va coudre notre petite poule rousse aujourd'hui ? Pourvu que ce ne soit le ventre du renard... Marthe souriait, ne répondait pas... Elle s'asseyait en tailleur dans l'herbe du jardin, sur une botte de foin, sur une marche du perron... Elle s'asseyait en tailleur, sortait son matériel, et commençait son ouvrage. Rien ni personne ne pouvait la détourner de sa douce besogne. Concentration et application étaient les maîtres-mots de ces instants précieux de bonheur absolu.

C'est dans cette posture que Monique, la fille des châtelains, la trouva le lundi 12 juillet vers 14 heures, aux pieds des piquets à linge. La jeune demoiselle s'était approchée en grand silence et ni Marthe, ni Anna qui étendait la lessive hebdomadaire, ne l'avait entendue arriver.

- Bonjour Anna. Bonjour Marthe.
- Bonjour, répondirent-elles d'une même voix.
- Comme vous le savez, nous sommes arrivés hier soir... pour les congés d'été...
- Oui, répondit Anna, tes parents m'avaient prévenue de votre arrivée. Ils souhaitaient assister aux derniers essais de pompage du nouveau puits artésien.

Et en effet, de l'autre côté du bâtiment, les pétarades d'un moteur à essence trouaient, par intervalles, le calme qui enveloppait les lieux. Le puisatier et son ouvrier s'activaient à faire fonctionner la machinerie.

Monique se dandinait d'un pied sur l'autre et attendait, semblait-il, quelque invite de l'une des deux femmes. Mais chacune d'elle avait repris tranquillement sa tâche, ignorant sa présence. Elle reprit donc d'un ton péremptoire :

- En fait, je m'ennuie un peu. Je voudrais que Marthe joue avec moi.
- Oui, bien sûr, balbutia Anna qui savait d'expérience que les désirs de cette jeune personne étaient des ordres. Mais, devant le regard désemparé de Marthe, elle ajouta du bout des lèvres :
- Enfin... Si elle veut... C'est elle qui décide...

La fillette avait appris depuis longtemps l'obéissance et l'abnégation. Que pouvait-elle décider d'autre que de complaire à la fille des patrons. A contrecœur, elle acquiesça d'un signe de tête et entreprit de ranger son ouvrage. Avec grandes précautions, elle enfouit dans la poche de son tablier fils, dentelles, aiguilles, dé à coudre et adossa au poteau à linge la marionnette de tissu en cours de réalisation.

- Nous allons jouer « aux attrapés », c'est toi le chat ! Décréta Monique et, un sourire vainqueur aux lèvres, elle se mit en position de marathonnienne.
- Attends ! Si nous devons courir, j'enlève mon tablier. Je ne veux pas risquer de perdre mes affaires !

Notre petite poule rousse se départit ainsi de ce qui faisait sa force. Plus rien ne pouvait stopper l'enchaînement inexorable des faits.

De fil en aiguille, la catastrophe s'était mise en place. Elles se coursèrent un bon moment en riant, la plus grande devant, la plus petite à ses trousses...

Marthe se laissait prendre au jeu, découvrant enfin le bonheur du partage avec une autre enfant. Qu'il était drôle de pourchasser cette « souris » qui, de temps à autre, se stoppait et changeait de direction ! Qu'il était palpitant de tourner plusieurs fois autour des grands marronniers de l'allée principale. Qu'il était amusant de se faufiler entre les buis, de se cacher derrière les draps humides étendus par Anna, de sauter à la fois deux ou trois marches du perron...

Le cœur des fillettes s'emballait, leur souffle s'accélérait... Leurs joues rouges cuisaient, leurs rires s'étranglaient...

De fil en aiguille, leur course effrénée explorait tous les chemins du parc, zigzagait d'un point à un autre de la propriété, se perdait dans les cachettes les plus insolites, traversait jardins et plates-bandes...

De fil en aiguille, et oublieuse de tout danger, Monique s'approcha de la zone de travaux. Elle virevolta près, très près, du puits artésien, poursuivit sa trajectoire jusqu'à la terrasse, où finalement elle s'arrêta net, haletante.

- Pouce, Marthe ! Pouce ! Je n'en peux plus !

Mais, la fillette ne lui répondit pas. Cherchant alors des yeux, le « chat » qui la poursuivait, la jeune demoiselle aperçut sa camarade de jeu, livide, pétrifiée, sanguinolente... Elle avait couru sans relâche sur les traces de sa jeune maîtresse, et avait pareillement virevolté près, très près de la machine. Mais elle avait eu moins de chance ! Les mâchoires de l'engrenage avaient happé son bras droit. Elle titubait, maintenant, en direction de sa mère. Aucun son n'était encore sorti de sa bouche.

C'est Anna qui, l'apercevant, poussa un hurlement de bête blessée. Elle laissa tomber sa bassine de linge et se précipita vers son enfant. La petite semblait sortir tout droit de la mâchoire d'un monstre. De sa manche de chemisier, ne subsistait qu'un haillon écarlate. Son bras pendait, écrasé, broyé même, retenu à l'épaule par un triste lambeau de chair, guère plus épais qu'un crin de cheval. Mais elle ne semblait pas souffrir... Pas encore...

Alors que le puisatier et son ouvrier, affolés, accourraient au secours de la mère et de l'enfant, alors que les châtelains, en panique, téléphonaient au médecin du village, alors que Monique, effondrée, allait se cacher dans la chapelle de la chartreuse, Marthe, emportée de terre par les bras d'Anna, désigna du menton son tablier blanc soigneusement posé sur l'herbe.

- Ça va aller, maman, ça va aller. Ne pleure pas. Tu sais, mon bras, on va le recoudre !
- Oui ma petite poule rousse, tu as raison, sanglota la jeune mère, avec du fil et une aiguille, il n'est rien qu'on ne puisse recoudre !

Martine FERACHOU – Prix spécial du Comité de lecture – Catégorie Adulte

DES CORDES JOUEUSES

Ronnie coupa le moteur de la voiture, et sourit.

Elle était resplendissante ; ses cheveux frisés lévitaient autour de sa peau métissée, pleins d'une énergie laissée en liberté. Les perles nacrées qui lui faisaient office de dents s'alignaient gracieusement, enrobées par les épaisses friandises vernies qu'étaient ses lèvres. Un collier de dentelle blanche épousait chaque vibration de son cou, et sa coutumière horde de bracelets éclectiques tintinnabulait autour de ses poignets.

Marge avait déjà éprouvé de la jalousie à l'égard de Ronnie, et de sa beauté envoûtante. Parfois, elle se surprenait perdue dans sa contemplation, emportée dans un autre monde par les dominos tombants de ses songes et par les ondoyances de la jeune femme. Un mot l'extirpait de ces chutes brèves, mais lorsqu'elles survenaient, c'était toujours par surprise, et pour paraître sans fin. Il était impossible de savoir si le ravin débouchait sur des ténèbres, ou quelque merveille insoupçonnée. Un mot, et la chute prenait fin – pour reprendre de plus belle, si Marge baissait trop longtemps sa garde. Ronnie avait cet effet sur beaucoup de gens, suspectait-elle. Les têtes se retournaient souvent sur son passage, sans qu'elle semble s'en apercevoir.

- On y est, constata inutilement Ronnie.

Sa voix était chantante, la miette rauque qui l'habitait amplifiant plus encore son charme.

Leur amitié avait été instantanée, instinctive, noyant comme un tsunami la jalousie de Marge. Au fond, c'était plutôt de la fierté qu'elle ressentait en compagnie de sa belle camarade étudiante ; tant de pauvres bougres se battaient pour son attention, et voilà que cette dernière lui était toute acquise. Le temps filait, à deux, leurs échanges consumaient les secondes, voraces de joie. Oui, Ronnie suintait la joie par tous les pores. Peu importait ses sautes d'humeur ou sa mélancolie occasionnelle ; quelque chose dans le soleil de sa peau, dans la courbe de son nez ou l'angle de ses yeux, quelque chose exsudait le bonheur.

- Ça va ? s'inquiéta momentanément Ronnie.

L'autre s'arracha à ses pensées, et regarda par la vitre avant. Quelques insectes écrasés l'ornaient, mais entre les mailles de leur filet, se dressait le havre de paix tant vanté. Un sourire franc étira les traits de Marge.

- J'adore déjà, souffla-t-elle.

Elle était sincère. Elle n'avait jamais éprouvé le besoin de ne pas l'être, avec son amie.

- Viens, viens, on bouge, j'en peux plus d'être assise, gloussa Ronnie.

Son excitation – elle était une fosse d'énergie en ébullition – était contagieuse, si bien que Marge sauta hors de la Twingo empruntée avec un empressement capable de rivaliser avec celui de sa voisine.

La petite maison les attendait, bras grands ouverts, toute sage, profondément patiente. Elle murmurait, vous auriez dû venir plus tôt, mais je suis heureuse de vous voir.

Bienvenue.

Les murs d'un autre temps promettaient une fraîcheur paradisiaque ; les volets clos n'attendaient que d'être ouverts pour révéler tout leur charme pittoresque ; la végétation qui envahissait chaque fente de la

structure rappelait aux jeunes femmes qu'elles n'étaient plus en ville, et qu'ici, la nature leur était égale, choisissant de ne pas abuser de sa supériorité innée, mais rappelant fermement sa présence.

La route avait été longue. Six heures, depuis Paris. Marge avait tenu le volant, les trois premières, avant de laisser son amie prendre le relais. Le GPS était vieux, elles s'étaient perdues brièvement. La ville où tout était trop grand avait disparu, peu à peu, et s'étaient enchainés villages, routes de campagnes, rubans gris d'autoroute... Les deux dernières heures avaient été un long slalom le long de voies exigües et mal entretenues, où l'épais rideau forestier laissait par moments distinguer le paysage montagnard qu'il recouvrait.

C'était une idée de Ronnie. La maison appartenait à sa famille. Ses arrière-grands-parents l'avaient construite dans leur jeunesse; ses grands-parents l'avaient abandonnée en faveur de la ville; l'avaient redécouverte, et occupée de longues années avant de mourir; ses parents l'y avaient amenée régulièrement, dans son enfance, avant que leur divorce ne déchire la famille. Lorsque sa mère avait perdu sa garde, le petit havre de paix lui était devenu inaccessible. Ronnie s'était réconciliée avec cette femme lasse, avant qu'un cancer ne dévore cette dernière. Par la suite, elle avait hérité de la maison.

Elle y était retournée, une fois. Elle avait confessé à Marge, d'une petite voix embarrassée, avoir versé quelques larmes, prise à dépourvu par l'émotion qui l'assaillait. L'autre imaginait, gorge serrée, les gouttes de rosée glissant de long de ces joues conçues pour le bonheur.

Ce dernier était bien là, à présent.

La cabane était ravissante. Perdue dans la nature, elle s'y fondait à la perfection. Un mince sentier menait jusqu'à ses trois marches, boisées tout comme ses murs, auxquels on avait donné l'apparence de rondins soigneusement empilés, par-dessus la pierre. Elles donnaient sur une ravissante terrasse, prélude à la porte ancestrale.

Ronnie bondit joyeusement jusqu'à celle-ci; sa jupe courte, aux motifs psychédéliques, sautillait avec chacun de ses mouvements vifs. Elle tenait son grand trousseau, plus chargé d'ornements que de clés, d'une main ferme. Les petits objets cliquetèrent allègrement les uns contre les autres, tandis que la jeune femme jouait avec la serrure et les gonds fatigués.

Poussant la porte pour révéler un intérieur sombre, elle regarda en arrière et sourit à Marge. Cette dernière, obéissant à son signe, la suivit dans les ténèbres qui ne survécurent que quelques instants avant que Ronnie, luttant contre des systèmes vieux d'une large centaine d'années, n'ouvre les fenêtres et les volets, laissant entrer la lumière en un torrent ravi.

Marge cligna des yeux, un sentiment étrange l'enrobant, lui extorquant un petit rire émerveillé. L'endroit était d'une grande simplicité, mais son charme aussi frappant qu'indéfinissable l'avait conquise instantanément.

Il n'y avait que trois pièces dans la maison, lui avait au préalable expliqué Ronnie. Une chambre, dont le lit était assez grand pour être partagé, malgré un matelas dont le confort avait été entamé par la vieillesse; une salle de bains où il n'était pas rare de trouver des araignées; et la pièce principale, où les jeunes femmes se tenaient, qui hébergeait un large canapé moelleux, une petite cuisine et grande table autour de laquelle les repas familiaux étaient autrefois pris. A côté du canapé, une cheminée laissée à

l'abandon depuis trop longtemps. Une vague odeur de renfermé s'envolait doucement vers les nuages ; celle de l'ancienneté, elle, s'accrochait.

- Il y a des tuiles déplacées, signala Ronnie en s'avancant, alors j'ai dû laisser un seau là la dernière fois pour éviter l'inondation.

Devant le comptoir de la cuisine, en effet, un grand seau débordait presque. La maitresse des lieux le souleva délicatement, pour, dans un équilibre précaire, l'amener à la fenêtre la plus proche et le vider dans un buisson. Marge observa le parcours du soleil dans ses cheveux volumineux ; on aurait dit qu'une auréole se dessinait autour de ses traits.

Ronnie la dévisagea, immobile un moment, avant de se remettre en mouvement en secouant la tête.

- On rentre les affaires ?

Marge acquiesça et la suivit. Du coffre de la Twingo, elles extirpèrent leurs valises respectives, pour les allonger de chaque côté du lit ; les réserves comestibles, pour les cacher dans le réfrigérateur ou les petits placards au-dessus de l'évier ébréché ; et, surtout, la guitare de Ronnie, pour l'installer, victorieuse, dans la pièce principale.

L'après-midi était bien avancé, mais les jeunes femmes n'avaient pas eu l'occasion de manger plus qu'un paquet de chips à midi. Elles commencèrent donc par une séance gourmette, à entamer leurs stocks de nourriture, qui, comme l'affirmait Ronnie sans mauvaise conscience, étaient là pour cela.

Alors qu'une période de digestion somnolente touchait à sa fin, la belle métisse regarda dehors.

- Tu veux sortir ? demanda-t-elle.

Marge se tourna vers elle, les mèches rousses échappées de sa longue tresse obstruant son champ de vision.

- Pourquoi pas ? fit-elle.

Aussitôt, l'autre sauta à ses pieds.

- Je vais me changer, claironna-t-elle. Tu devrais faire pareil...

L'invitée jeta un coup d'œil à sa propre robe, et convint que cette décision n'était pas sans sagesse.

L'après-midi fut passé à randonner. Elles n'avaient aucun équipement, et cela leur était absolument égal. A chaque instant, de nouveaux souvenirs faisaient surface dans l'esprit de Ronnie, et son énergie inépuisable ne semblait que se décupler. Elle sautait d'un rocher, d'un arbre à l'autre, guidait Marge le long de chemins dont elle se remémorait tout juste l'existence.

Des heures durant, elles marchèrent, bondirent, coururent, dérapèrent et se rétablir avec force rires. Finalement, elles rebroussèrent chemin.

Ronnie chantait, sous la douche. Elle ne le faisait pas, lorsqu'elle se savait écoutée ; Marge tendit alors l'oreille.

Elles mangèrent, alternant entre silence joyeux et dialogues animés. Puis, la vaisselle empilée dans l'évier, elles sautèrent sur le canapé, et Ronnie attrapa la guitare. L'autre fit immédiatement silence, pour admirer la danse effrénée des doigts agiles sur les cordes malicieuses. Des accords de blues remplirent les murs ancestraux, déjà réanimés par les rires juvéniles.

Lorsque Ronnie arrêta de jouer, elle songea un moment. Ses yeux s'amincirent ; puis, un sourire malicieux illumina ses traits.

- Bain de minuit ?

Elles étaient déjà, au cours de leur exploration, arrivées jusqu'au lac qui s'étalait, quelques centaines de mètres en contrebas de la maison.

Les sourcils de Marge s'arquèrent.

- Carrément ?

La proposition la prenait à dépourvu. Quelque instinct la retenait ; elle ne savait trop pourquoi, mais ne ressentait aucune envie d'y réfléchir.

- Tu n'en as jamais fait ? s'étonna l'autre.

- Si...

Ronnie pencha la tête de côté, suppliante à la manière d'une enfant adorable, irrésistible. Pas un mot de plus ne fut nécessaire ; elle fit fondre son amie en quelques secondes.

- D'accord, céda Marge.

Avec une exclamation enthousiaste, Ronnie bondit à ses pieds et reposa soigneusement son instrument, avant de tendre une main secourable à l'autre, l'aidant à s'élever hors de son confort moelleux.

Elles n'avaient pas besoin de la moindre préparation ; la maîtresse des lieux se contenta de voler une lampe torche avant de passer la porte.

Leur chemin fut principalement baigné de silence, ponctué d'occasionnels rires confortables, lorsqu'une des filles trébuchait ou pestait contre une branche handicapante. A son aboutissement, le dernier sentier déboucha sur le lac. Ronnie éteint la petite lampe, et la laissa chuter.

L'air quitta les poumons de Marge en une grande tornade. Bouche bée, elle ne put cependant respirer, l'espace de quelques instants, immobilisée par la pure beauté du spectacle qui s'offrait à elle. Le lac, dans sa noirceur nocturne, s'était mué en un gigantesque miroir, dans lequel se noyait le firmament, sublimé. Jamais le ciel n'avait semblé contenir tant d'étoiles, dispersées comme des poignées de diamants scintillants sur toute la surface du tapis de minuit... Lorsque la jeune femme inspira à nouveau, l'air lui parut différent, nouveau. Les cimes des arbres, perceptibles uniquement à leur contour, et au son délicat du bruissement des feuilles, s'étraièrent de toutes leurs forces vers la splendeur céleste.

- Tu viens ? appela Ronnie.

Sa voix déchira le silence mélodieux de la nature, mais Marge ne lui en voulut pas.

Son amie était déjà dans l'eau, nue, enfoncée jusqu'aux genoux. Les ourlets de l'eau autour de sa peau se laissaient tout juste distinguer. La belle jeune femme n'était qu'une silhouette, à peine plus noire que le tableau contre lequel elle se découpait. Marge n'avait jamais trouvé ses courbes si hypnotisantes. On aurait dit une sirène, envoutante, émissaire d'une envie toute nouvelle, inconnue, incompréhensible...

- Allez ! s'impatienta l'apparition.

S'éveillant de son étrange transe, Marge ravala une bouffée soudaine de honte, et se hâta de glisser, à son tour, hors de ses vêtements, pour suivre Ronnie. Elle se prépara à un choc thermique, mais fut bien surprise de trouver une eau délicieusement tiède, plus accueillante même que l'air ambiant. Son sourire plein de langueur eut pour seul témoin la nuit elle-même.

Ronnie lui tourna le dos et marcha doucement, enfonçant petit à petit les ondulations de son corps dans le miroir révélateur. Marge fit de même. L'amas de gouttes voyagea lentement à travers son ventre,

entoura sa poitrine ; à l'immersion de leurs épaules, les jeunes femmes s'arrêtèrent toutes deux. Ronnie était allée un peu plus loin ; elle était plus grande. Fluide comme une danseuse, elle pivota pour faire face à Marge.

• Un de mes souvenirs les plus nets, ici, dit-elle d'une voix basse et songeuse. Mes parents se criaient dessus, et je me suis enfuie par la fenêtre de la chambre. Il faisait noir. J'ai trouvé mon chemin jusqu'ici, et j'ai nagé toute habillée. Mes parents n'ont jamais eu aussi peur. Ils ont appelé la police...

Elle se tut. Marge avait presque oublié la féerie du lieu ; elle était toute entière concentrée sur le visage de Ronnie, tentant de distinguer ses détails, d'y déchiffrer l'expression, pour être ravivée par son bonheur, ou à tout prix effacer sa tristesse.

- Tu as parlé à ton père, dernièrement ? s'enquit-elle impulsivement.

Tout de suite, elle se mordit la lèvre, incertaine. Était-elle allée trop loin ? Son amie lui confiait des choses, souvent, mais elle n'osait trop y répondre, de peur d'empiéter sur un terrain trop intime, d'abuser de privilèges qu'elle savait déjà rares... Elle avait posé quelques questions, parmi leurs connaissances communes, alors que leur lien s'esquissait à peine. Personne ne connaissait le moindre détail, concernant la vie privée de Ronnie. Elle ne cachait pas de grande tragédie ; mais une certaine fragilité était bien là, sous le vernis, et elle ne le mentionnait peu ou pas en temps normal.

- Non, fit Ronnie, en un quasi-chuchotis.

Puis elle ajouta, sur un ton inhabituellement hésitant :

- Marge, je suis là, avec toi. Tu veux bien qu'on ne parle pas de ça maintenant ? J'aimerais juste... profiter.

- Bien sûr, assura l'autre, une inexplicable lourdeur tout contre son cœur.

- On nage ?

- D'accord.

Ronnie prit sa main ; Marge camoufla son sursaut involontaire, et, d'une légère pression, lui indiqua qu'elle était prête. Elles maintinrent le lien sous prétexte de sécurité, tout en sillonnant le lac d'une brasse maladroite et détendue. La jeune rousse résolut de ne pas réfléchir à la cause du frisson étranger qui dansait entre ses doigts, escaladant son bras, l'envahissant – si elle s'y appesantissait, un terrible embarras devançait toute forme de réponse, et elle avait peur d'y faire face.

Toutes deux le sentirent, lorsque vint l'heure de rebrousser chemin. Le frisson traversa à nouveau Marge, alors que, ses yeux à présent mieux accoutumés aux ténèbres, elle discerna mieux la figure dénudée de Ronnie émergeant de l'eau.

La nuit cacha la rougeur brusque de ses joues. La honte revint à la charge, le déni prit sa place, le silence l'écrasa soudain...

- Merci, dit Ronnie.

La sincérité vibrante de sa voix émut profondément l'autre, qui articula, non sans une certaine difficulté :

- A toi aussi.

Elles enfilèrent à nouveau leurs vêtements, sans prendre la peine de se sécher. Elles n'avaient pas amené de serviettes. La nuit était suffisamment chaude. Dégoulinant le long des feuilles soyeuses et rudes troncs d'arbres, elles retracèrent leur chemin jusqu'à la petite maison. Troquant leurs tenues trempées en faveur de pyjamas plus confortables, elles allaient se recroqueviller paisiblement sur le canapé, quand Ronnie eut

l'idée d'allumer un feu. Un tas de bûches avait déjà été rassemblé à côté de la cheminée, lors de son dernier passage.

La tâche fut pour elles, non habituées, pénible et assez longue ; elles n'en furent tout compte fait pas gênées, car chaque maladresse amenait une nouvelle hilarité. Et, finalement, les flammèches parvinrent à s'agripper aux bûches. Le feu prit vie. Les jeunes femmes se perdirent, quelque temps, dans ses fulgurances, ombres et doux crépitements... Puis, Ronnie alla chercher sa guitare à nouveau. Elle joua plus doucement qu'auparavant, avec toute la subtilité de la soie effleurant la peau. Elle sifflait ici et là des morceaux de mélodie, mais ne chanta pas, laissant toujours la parole au feu.

Les tracasseries quotidiennes n'avaient plus de sens ; Marge n'avait jamais connu une paix pareille. Tout était irradié par la chaleur d'une tendresse profonde, qui tapissait tout l'espace de son cœur.

Le feu mourut peu à peu. L'heure était si tardive qu'elle devenait matinale. Ronnie posa son instrument. Dans un coin de la chambre, Marge remarqua un tas de filaments métalliques et souples, qu'elle identifia après un moment comme des cordes de guitare coupées.

- J'ai changé les cordes, la dernière fois, expliqua l'autre. Je vais devoir jeter ça.

Elles se glissèrent dans le lit, et, à présent, Marge était trop épuisée pour se laisser ébranler par ce même frisson, qui sans cesse l'attaquait.

A son réveil, la pièce était terriblement lumineuse. La jeune femme s'étira langoureusement, souriant en sentant le soleil sur son visage, traversant les voilages blancs devant les deux fenêtres de la chambre. Tournant la tête, elle trouva l'autre côté du lit vide, et caressa impulsivement les draps encore tièdes.

- Ronnie ? appela-t-elle.

Sa voix dérailla, enroutée par un long repos, et Marge se racla la gorge en se redressant lentement.

- Salle de bains ! lança l'autre à travers la cloison.

La rousse hochait la tête, et attendait l'apparition de son amie pour prendre sa place, après avoir échangé un « bonjour ». Elle prit son temps, sous la douche. Ses longs cheveux pesaient contre son dos, les gouttes tombaient de ses cils, le jet d'eau, comme une pluie chaude et battante, traçait ses rigoles dans chaque pli de sa chair. Elle soupira. Ses doigts coulèrent entre ses mèches. Son savon sentait la lavande.

Sa chevelure gouttait, à sa sortie de la salle de bains. Elle trouva Ronnie assise en tailleur sur le lit, jouant avec les cordes coupées avec une grande concentration. Marge appela son nom, la faisant sursauter. Clignant des yeux, s'esclaffant devant sa propre réaction, l'interpellée posa rapidement son travail derrière elle, pour proposer d'un ton enjoué :

- Nourriture ?

- Avec plaisir.

Leurs ventres pleins les satisfaisaient au plus haut point, lorsque Marge suggéra une nouvelle marche dans la nature luxuriante qui les entourait. Elle prenait rarement les initiatives sportives, mais Ronnie sauta sur l'occasion.

La chaleur était accablante. L'invitée songea que sa proposition aurait eu une sagesse supérieure à une heure plus tardive, mais se résigna à sentir son cerveau bouillir dans sa boîte crânienne, se refusant à brider l'enthousiasme de son hôte.

Elles empruntèrent des sentiers différents de la veille, se taillant parfois avec de grandes difficultés un passage entre les ronces et branchages. Les grillons couvraient à peine les mille petits bruits de la forêt. Marge touchait, ici un morceau d'écorce, là la terre sous ses pieds, ailleurs une feuille foncée par la sécheresse ; chaque petite sensation, son, toucher, se gravait dans sa mémoire. Elle voulait se souvenir de chaque instant de son séjour, conserver à jamais ces moments, les chérir jusqu'à son dernier jour...

Le terrain changea, peu à peu. Il se fit plus escarpé, la terre plus poussiéreuse, alors que les arbres, à la droite des jeunes femmes, se faisaient plus rares, leur absence révélant la raideur de la pente. Celle-ci ne fit que croître, s'apparentant finalement presque à une petite falaise ; quelques buissons subsistaient, mais des rochers étaient plus fréquents. Certains avaient une taille suffisante pour fortement décourager toute chute. Le sol, en contrebas, semblait d'aplatir, mais il était loin.

Ronnie et Marge parlèrent pendant la première demi-heure de leur parcours ; de choses et d'autres, abstraites, souvent ; de souvenirs d'enfance, de rêves de vie future. Il était merveilleusement aisé de se confier tous ces petits riens, ces choses décousues dont on ne parle qu'avec de rares âmes, celles capables de les comprendre.

Elles n'avaient pas amené d'eau. Leurs gorges, s'asséchant progressivement, les poussèrent à faire silence. Ce dernier était pesant, et moins confortable qu'à l'accoutumée. Marge espérait que seule son imagination y percevait des non-dits.

Un oiseau les survola. Il était grand et majestueux, et la jeune femme s'accorda le plaisir de le suivre du regard. Ce faisant, elle oublia un peu trop longtemps de surveiller ses pas, et l'inévitable survint – elle buta contre le sol irrégulier, et dérapa dans le vide, s'accrochant à peine au bord du chemin. Elle tenta désespérément d'ancrer ses pieds quelque part, mais la terre fuyait sous ses semelles, et elle sut que, si elle lâchait, elle roulerait sans frein sur une distance impossible à évaluer.

Ronnie avait tout de suite été alertée par son cri.

- Marge! couina-t-elle.

Accourant, elle agrippa les bras de son amie. Cette dernière s'accrocha à elle de toutes ses forces. Alors, Ronnie, avec un grondement sous l'effort, s'arc-bouta en arrière pour ramener Marge vers un terrain plus sûr. Ce faisant, sa prise faillit glisser à deux reprises. Mais, finalement, elles s'effondrèrent toutes deux sur le sentier escarpé.

L'adrénaline s'estompant peu à peu, un petit rire échappa à Marge, tandis que son esprit, rationnellement, se disait que le danger encouru n'avait jamais été mortel, et que leur élan de panique s'était montré disproportionné. Paupières mi-closes, elle attendit la stabilisation de son souffle. Distraitement, elle entendit Ronnie se redresser à demi ; avec beaucoup plus d'attention, elle la sentit bloquer le soleil en se penchant sur elle. Marge ouvrit les yeux, rencontra ceux de Ronnie. Une émotion étrange les habitait.

Tout était si complexe... mais, un instant, les choses devinrent simples. Ronnie se pencha, et embrassa son amie. Le contact de leurs lèvres fut bref, comme pour éliminer le temps de l'hésitation. La belle métisse se recula aussi vite qu'elle s'était approchée ; elles se dévisagèrent un moment, puis, se redressant, Marge

scruta l'abysse duquel on venait de la sauver. Ce n'étaient que trois mètres de glissade, rien de plus. Elle avait risqué quelques bleus, une égratignure, peut-être. Elle sentit une irrépessible hilarité monter en elle. Ronnie, confuse, suivit son regard ; leurs rires explosèrent en même temps. Elles se laissèrent tomber dans la terre poussiéreuse, et rirent, rirent, jusqu'à ce que leurs ventres crient pitié, et encore un peu après cela.

Marge se leva la première, et tendit la main à l'autre. A hauteur égale, elles se toisèrent, le sérieux s'effondrant sur elles comme une chape de plomb. L'invitée décida brusquement de ne plus se retenir. Elle fit le premier pas, cette fois-ci ; ce second baiser dura plus longtemps.

Tout prenait une nouvelle signification. Marge se sentait enfin libre de déguster le miel de la voix de Ronnie, quant celle-ci chantait par-dessus les notes de sa guitare.

Elle posa l'instrument, ce soir-là, et sortit de sa poche un petit objet, le tendant à son hôte sans un mot. Intriguée, Marge le prit. C'était un petit cercle, fait d'un matériau qu'elle ne reconnut pas tout de suite – des cordes, coupés, tressés les unes aux autres.

- Mi aigu, précisa Ronnie.

Elles formaient une bague. Marge cligna des yeux, se racla la gorge.

- Merci.

Le temps passa vite, indistinct et délicieux. Le trajet du retour fut rythmé par la musique, et les deux voix l'accompagnant à tue-tête. Il devait bien se finir, pourtant. Frein à main, moteur éteint, musique coupée, une longue expiration ; sur le trottoir, leurs compagnons respectifs les accueillirent avec de grands sourires, des gestes chaleureux de bienvenue. Marge dévisagea les traits de l'homme qui partageait sa vie. Un garçon charmant, aux multiples qualités... mais auquel, de fil en aiguille, elle n'avait pas pensé une seule fois depuis son départ pour leur dit « week-end entre filles ».

Les jeunes femmes échangèrent un regard lourd de sens. Marge effleura la bague artisanale qu'elle portait au doigt, et sourit. Ronnie lui fit un clin d'œil. C'était une promesse.

Elles quittèrent la voiture en claquant les portières.

Alice LAFON- -VERROEST – 1er Prix – Catégorie Adolescent

JURASSIC WORLD CONTRE RÉALITÉ

Il y a un âge où l'on devient lucide, où l'on découvre le monde qui nous entoure.

C'est vers quatre ans, plus précisément, où l'on voit d'abord ces merveilles. Comme lorsque Alan Grant se rend à Jurassic Park et découvre un Brachiosaure d'une couleur pierre et la peau éléphant, se tenir fièrement sur ses pattes arrières pour se nourrir de quelques branches vertes trop hautes pour lui, puis retombant avec fracas au moment où la musique extérieur au film est à son stade le plus épique. De quoi faire palpiter le cœur de n'importe quel enfant.

Puis, à partir de l'âge de dix ans, on finit par voir ces horreurs et ces immondices. Comme Claire, Owen, Franklin et Zia qui découvrent que leurs sois disant alliés veulent vendre des dinosaures au lieu de les sauver comme convenu dans ce 5e épisode de la saga.

Lorsque l'on prend conscience de ce dernier, notre vision change totalement.

Sauf pour ceux qui gardent leur esprit fermé sur leur petit confort et ne s'intéressent à rien. Eux vivent dans l'ignorance, alors que les autres vivent dans la souffrance.

Comme la petite Maisie, qui se retrouve enfermée à clé dans sa chambre par le misérable Mills, pour cet instant où elle découvre elle aussi cette facette de la vie. Elle s'approcha de l'ascenseur, posa ses doigts sur le digicode pour entrer quelques caractères que l'homme misérable avait entrés au paravent.

Bingo!

Les portes s'ouvrent, elle entre puis, elles se referment direction le sous-sol. La rapprochant de l'enfer en quelques secondes. Les portes s'ouvrent de nouveau puis se referment derrière elle.

Un tout nouveau lieu s'offrait à elle ; bureaux, ordinateurs de haute technologie et tout cela dans un style épuré blanc sans un rat, livrée à elle-même.

Après quelques instants à flâner sans risques, Mills, arriva dans ce même enfer certainement conçu par ses soins, par le même ascenseur avec un témoin du diable pour venir rendre compte de la vente avant son commencement.

Le chat se rapprochant de la souris, la petite fille s'enfonce encore un peu plus dans les ténèbres. Reculant encore, et encore.

Puis vint la ligne, son pied la franchie sans remarquer sa présence et elle s'enfonça encore jusqu'à ce que dans son dos, une main monstrueusement écailleuse, surmontée de quatre griffes mesurant pas moins que le double de la hauteur de son crâne, sortant de derrière quelques barreaux de fer, dans un cachot obscur, fumant le danger, manqua de la happer avec elle dans les abysses de sa prison infernale.

La souris courant alors désormais vers le chat en cherchant la lumière, affolée par ce démon, elle retomba nez à nez avec Mills qui lui infligea de rester dans sa chambre.

Ces gens ont tendance à s'enfermer dans leur tête, comme dans cette chambre, pour se créer un imaginaire meilleur, loin de ce laboratoire de manipulations génétiques.

Seulement, lorsqu'ils sortent de ce doux songe, ils font comme tous ces personnages quand ils sont confrontés à une dure réalité ; ils pleurent et souffrent brièvement car la roue du temps tourne.

Il n'y a pas de temps à perdre. Le T-rex et les Raptors nous courent inlassablement après, alors que les autres animaux seront vendus aux enchères pour des millions, juste pour satisfaire ceux qui façonnent ce monde horrible.

Si le film nous montre ce genre de ventes, pourquoi cela n'existerait pas réellement avec des animaux sauvages ou des humains ?

Mais, du haut de mes seize ans, je suis bien obligée de relativiser à propos des bonheurs de la vie, car, comme dit si bien Maisie : « Ils sont vivants, comme moi. ».

Norah DUARTE LOPES – 2ème Prix – Catégorie Adolescent

POÉSIE

NOUS ÉMOI

Il a décacheté mon sein
il l'a calé dans sa paume
ma pomme en poire dans sa main
je me savais vierge, je me sentais bien

Mon col a roulé sur le côté
dans son jardin d'hiver en plein été
son cœur contre le mien
mon corps contre le sien

Dehors il pleuvait des cordes
il en a saisi une pour nous envoler nus
il a posé un baiser dans ma bouche
puis un dans ma main pour les jours d'a peu près

Et puis tout s'est accéléré
l'étoffe de ses doigts a croisé mon émoi
son aiguille a pénétré mon cuir
je l'avais dans la peau mon héros

J'étais son cadeau,
sa dentelle de calais
le chas de son pic sorti du fourreau
je ne savais plus rien, je me sentais tellement bien

Les mois d'après ont noué le nous
déroulé la pelote toute entière
tout autour de la terre
avec lui, matière de ma sphère

On cueillait la lumière du matin
sur les balcons blancs, sur les bancs,
on écoutait les oiseaux chanter en latin
dans l'herbe verte et grasse des champs

On sirotait du the face à la mer
on prenait le temps de s'aimer,
pour s'arrimer hors de l'amer
je me savais sa reine, je me sentais sirène

Et toi tu es arrivé mon extra terrien
crevette de laine dans un chausson de coton
par cigogne recommandée
un jour de Noel en juillet

Je sais dès lors compter de me sentir aimée
je suis, tu es,
nous sommes
bien plus que la somme

Sylvie JANVIER – 1er Prix – Catégorie Adulte

MAYA

Au presbytère de l'île aux réfugiés,
Maya s'affaire, laborieuse.
Elle recoud, raccommode
Parfois même elle brode
Une lettre majestueuse.

De l'aurore à midi
Points de croix, point de loi, surjets, bâtis, au choix
Ou points de riz quand elle tricote,
Dévote.

Elle tisse, elle file... le fil se faufile
Soupir
Elle l'enfile au chas de l'aiguille,
Pique la tige dans le tissu
La chair, les vêtements, c'est pareil finalement.

L'après midi, au dispensaire,
Dans les tentes de bâche usée
Elle suture, elle reprise
La peau des naufragés

Au soir, à pas menus, elle monte au cimetière
Une chaînette en crochet vers la modeste tombe
Assise en pointe, sous les grands conifères
Vers son jeune marié, ses pensées vagabondent

L'écheveau du temps déroule ses souvenirs
Maille après maille, étoile sa dentelle
Les yeux d'ambres, leurs bouches, les soupirs
Jusqu'à sa taille déjà moins fine, cruelle

Les mains glissent sur les peaux de réglisse
Comme l'eau sur leurs jeunes corps, si lisses
Des enfers, Eurydice est seule rescapée

La navette a sombré, noyant son bel Orphée

A la lune, Maya contemple l'océan,
Mouvant linceul de tant d'autres migrants
Mais dans le remous quasi mystique
Rejetés par la mer des chemins de misère
Dansent des corps élastiques

Grâce BELDER – 2ème Prix – Catégorie Adulte

METAMORPHOSES

Je me souviens de sa naissance :
la source éclore en clapotant
essaim de bulles au cœur des cimes
où se miraient les monts arides
me prit au piège de ses yeux pers.

Puis au grand galop la cavale
vécut l'ivresse du torrent :
vers le tumulte de ses frasques
l'ensorceleuse me guidait
et sa crinière adamantine
ruisselait sur ma rêverie.

Je la revis au creux du val
se grisant gazelle fantasque
de friselis en cascates
et d'éboulis en résurgences
en ses caprices de vif-argent.

De métamorphose en méandres
insensiblement ma rebelle
se réveilla sage rivière
serpenteant insoucieuse
en son errance vagabonde.

Elle coulait douce ma couleuvre
sur ses galets d'indifférence
dans l'océan des plaines blondes
aux aulnes ourlés de passereaux.

Fleurant la menthe elle filait
vers le miroir aux alouettes
et l'orpaillage des illusions.
J'ai voulu partager son lit,
jamais ne l'ai prise à mes rets !

Pour nous s'achève le périple :
de fil en aiguille au couchant
l'onde a rallié son estuaire
pour célébrer leurs épousailles :
à jamais s'effondrent mes rêves !

En leur blanche robe d'écume
les vagues sont près d'engloutir
mon inconstante tourterelle :
car ma merveille en sa jeunesse
m'avait promis monts et... mer belle !

Denise DUONG – 3^{ème} Prix – Catégorie Adulte

L'AMOUR AU FIL A FIL

C'est fil à fil et point par point
que les souvenirs se tricotent :
des frissons à brûle-pourpoint
et des serments qui se bécotent.
On fait ensemble un petit tour,
on mord la vie à pleine bouche,
les nuits s'achèvent sans retour,
le temps se boit de couche en couche.

Et chaque fois ça recommence
comme un feuilleton de télé ;
à chacun selon sa romance,
à chaque amour son jubilé.

C'est fil à fil et point par point
que les souvenirs s'amoncellent :
des fantasmes qui font l'appoint
et des ombres qui se morcellent.
On fait encore un peu semblant,
on ne prend plus d'initiative,
les nuits ont un air nonchalant,
le temps n'a plus de perspective.

Fille après fille on s'effiloche
comme rengaine au piano-bar ;
à chacun selon sa débauche,
à chaque amour son traquenard.

C'est fil à fil et point par point
que les souvenirs s'enchagrinent ;
des repentirs en contrepoin
et des regrets qui tambourinent.
On ne dit plus les mots sucrés,
c'est la fin de la comédie;

les nuits dissipent leurs secrets,
c'est le temps de la parodie.

Jour après jour on s'accoutume
à ne pas finir son roman ;
à chaque nuit son amertume,
à chaque amour son testament.

les nuits dissipent leurs secrets,
c'est le temps de la parodie.

Jour après jour on s'accoutume
à ne pas finir son roman ;
à chaque nuit son amertume,
à chaque amour son testament.

Yves-Fred BOISSET – Prix spécial du Jury – Catégorie Adulte

DES POINTS DANS LA FORÊT

Au cœur d'une forêt vivaient de grandes fées Qui avaient pour ami un lutin couturier.
Il leur enseignait l'art des points et du crochet Afin de costumer la nature extasiée.

Ils passaient tout leur temps dans un grand atelier Et à même la terre, agitaient la poussière,
Face à leurs créations qu'heureux ils coloriaient Avec un peu de thym et des fleurs de bruyère.

Les araignées, ravies, leur fournissaient le fil Que le soleil dorait pour enchanter la troupe.
Les feuilles des grands arbres aux chatolements subtils Se changeaient en soierie et dentelées découpes.

Les écureuils taquins envoyaient des noisettes, Imposteurs attachants troublant sérénité, Inquiétant le
silence à l'usine de fête, Entrepôt luxuriant, machine à fabriquer.

La rose à peine éclose amassait des boutons Relevant la robe d'un frêne centenaire.
Amusés spectateurs, les mignonnets ratons Donnaient joyeusement des conseils salutaires.

Les pins très généreux prêtaient longues aiguilles Afin de surfiler les chefs-d'œuvre endormis.
Les framboises, les fraises et même les myrtilles Embaumaient la gelée parfumant les croquis.

Le chant des rossignols coulait en bruit de fond, Doux pétale ouaté dans l'ambiance feutrée.
Les larmes d'émotion de la lune au plafond Rafrâchissaient le front de la scène orchestrée.

Les lapins tapissaient leur chaud manteau roussâtre Avec des retombées de jupes de grivelles.
Et même l'aigle noir, d'ordinaire acariâtre, Jetait sur le tableau un regard tourterelle.

Ainsi, chaque saison jouait sa collection Défilant sous le vent qui sifflait de bonheur. La forêt affichait ses
belles sélections Offrant un carnaval aux dieux approbateurs.

Carol

EN L'ÉCHEVEAU DES SIÈCLES

Immuable
Pays d'Alios
Pays des sèves ambrées
Paléosol des empreintes où je suis,
Au fil des écorces usagères,
Des nappes phréatiques,
Des gemmes opalines sur la coulée des cares,
Tes jonchées de grépins que le temps émousse
Tissent les libations des mélopées éoliennes
Linges de présence de silice en salines
Somnolence d'un dialecte dunaire.
Un bavardage mémorable
De lagunes roselières aux parloirs de mer
Y récite l'usage des quêteurs de résine,
Les ogives de la forêt cathédrale jusqu'à Branquecouraou.
Pays de Buch, Métier à tisser
Des peuplements de l'arbre
De décade en décade de Peyroutas à Hourn-Laurès
Au fil des coutures de saison
Tu amasses les aiguilles aux sentes des marais,
Enchevêtre les blasons des Baillettes,
Les oriflammes des pèlerins de Saint Jean,
Les bannières des pins bornes du Moulin de Braouet.
Pussions-nous à l'épaulée du nouveau millénaire
Préserver le rouet des filières d'écume,
La livrée fauve des osmondes royales,
L'atelier tutélaire des résurgences,
Et ce baptême solaire tel une messe
Fleur de corail des églantiers, fleur flocon des aubépines
Qui ébroue ses toisons de lueurs
Pour l'office du couchant.

René SERRANO – Prix spécial du Comité de lecture – Catégorie Adulte

L'AMOUR EN PROSE

Quand je te vis, la première fois, je fus enroulée par le fil rouge du destin.

Ne pouvant l'avouer, je me jurai de tenir bon.

Des mois durant, je me suis éloignée car tu étais déjà prisonnier.

Seulement, lors d'une de mes escapades sentimentales, la veuve noire te relâcha, puis, il a suffi d'un unique moment, pour me replonger dans les eaux troubles de la passion.

De fil en aiguille, nos corps tissèrent de tendres liens et la toile de la sombre araignée me cousit toujours plus à ton être, ton cœur, ton âme et ta chair.

Tout pour me plaire.

Mais, je souffrais de ces coutures car encore, la veuve te refusait à moi.

Ou alors, est-ce toi qui te refusais ?

Toutes ces questions et sensations me torturèrent.

Je dus dégainer mon aiguille, afin de croiser le fer avec la toile du noir arthropode, bien que ce duel laissât sur ma peau quelques morsures.

Je pus en sortir victorieuse.

A mon tour, je jouai avec les fils et les liens.

Transperçai ton cœur d'une aiguille, telle la flèche de Cupidon.

Enfin, je cousis un cocon pour protéger notre amour que je chéris tant.

Norah DUARTE LOPES – 1er Prix ex aequo – Catégorie Adolescent

INÉLUCTABLE

Un jour, je le sais, mon âme renoncera.
Lorsque la botte impitoyable du manque m'aura écrasée,
Lorsque de fil en aiguille, tout sera trop, trop, trop, pour moi
J'irai pleurer mon cœur sur un toit escarpé...

Lorsque les dagues froides d'une pluie furieuse
Transperceront mes épaules ravagées de tremblements,
Lorsque l'appel du vide me rendra curieuse,
Et les lignes de ma vie se liront dans le néant...

Lorsque plieront mes jambes sous le plus noir des poids,
Lorsqu'à la douleur je ne saurai plus résister,
Lorsque danseront dans l'orage les vieux spectres de ma foi,
Lorsqu'ils me fuiront, tous, jusqu'au dernier...

Un fragment de moi encore osera fantasmer
Qu'une main secourable dans la mienne se glisse,
Qu'une poigne ferme et chère dans les ténèbres s'immisce,
Trouve mes rideaux de chagrin, et sache les écarter.

Que cette main soit forte, nouvelle et assurée ;
Que d'une voix tendre, on abreuve de promesses
Scintillantes les sillons de mon cœur desséché ;
Pour enfin me ramener vers une plus douce ivresse.

Que cette main m'entraîne loin des poignards de la pluie,
Qu'elle panse mes blessures depuis longtemps béantes,
Barre le flot du sang, et m'aime au creux de ma nuit,
Repoussant les fantômes qui, de longue date, la hantent.

Lorsque, trempée jusqu'à l'os, terreur morbide,
Pleine d'une glace acerbe, j'aurai noyé mes larmes,
Pleutre, mais non encore prête à rendre les armes,
J'attendrai cette main, avant que ne m'avale le vide...

Je sais si bien attendre, et j'imaginerai
Le contact de la peau, la caresse des mots,
La main me sauvera, oh, je rêverai,
J'attendrai la lumière sur tout ce qui est beau.

Les rues sombreront sous l'assaut du déluge.
La main ne viendra pas. Elle n'était jamais là.
Elle ne guettait pas l'instant du sauvetage –
– elle n'existe pas –
– et seule, seule, seule...
J'abandonnerai.

Alice LAFON - - VERROEST – 1er Prix ex aequo – Catégorie Adolescent